









1  
56

# ENTREVISIONS

SUIVI DE

POÈMES POSTHUMES

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 422



ENTREVISIONS

PAR

CH. VAN

LERBERGHE





CHARLES VAN LERBERGHE

---

# ENTREVISIONS

SUIVI DE

## POÈMES POSTHUMES

FRONTISPICE GRAVÉ SUR BOIS

PAR

P.-EUGÈNE VIBERT



PARIS

GEORGES CRÈS ET C<sup>o</sup>

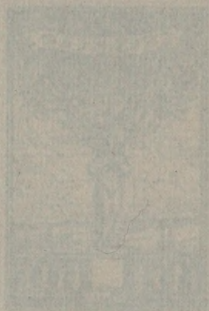
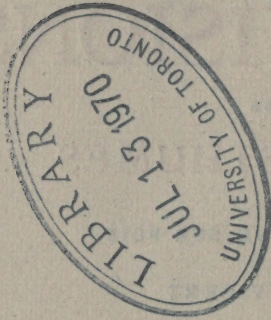
LES MAÎTRES DU LIVRE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

---

MCMXXIII

CHARLES VAN DER BEEK



PQ  
2623  
E569 E6



**Q**UE te dirai-je à Toi, qui viens de l'inconnu,  
En ce pays de solitude,  
Chercher, entre le soir des feuillages touffus,  
La sereine demeure  
Où se lèvent pour Toi, chantantes, à cette heure,  
Tes souveraines sœurs ?  
Chère âme, qui viens du fond des ombres,  
Comme une reine de Saba,  
Dans la gloire d'une splendeur sombre,

*Qui est là, et que je n'aperçois pas,  
Et dont les mains frappent doucement.*

*Et dont les mains, avec des scintillements  
De diamants,  
Frappent doucement.*

*Je ne sais ce qu'il faut te dire ;  
Laisse-moi t'accueillir  
Presque en silence ;  
Laisse-moi te sourire.  
Et vois comme je m'efforce en ta présence,  
De toute ma faiblesse et de mon humble amour,  
A répondre à ce que tu désires.*

*Vois combien, pour atteindre à tes rêves,  
Je me hausse et je m'élève,  
Et tends toute mon âme  
Pour approcher de Toi,  
Pour que là où tu es je sois ;  
Comme je tends mes mains tremblantes  
Vers toi qui t'inclines et te penches vers moi.*

*Et vous, mes sœurs, comme d'humbles servantes,  
Surgissez et venez.*

*Et sur l'hôte inconnu, qui nous vient couronné  
De roses dans la nuit,  
De vos blanches mains de femmes,  
Splendides, fiers, et hauts,  
En signe de nos âmes  
Élevez vos flambeaux.*





# JEUX ET SONGES

A FERNAND SEVERIN

**Sche mit fühlendem Aug', fühle mit  
sehender Hand.**

**GETHE.**





## PSYCHÉ

**O**UVRE tes yeux comme une flamme,  
Mais sois silence, l'Amour dort.  
Viens, lève-toi, Psyché, mon âme,  
Et prends en main ta lampe d'or.

Regarde bien, l'Amour s'éveille.  
Vois comme il s'est évanoui  
En la lumière et la merveille  
Que ton regard posa sur lui.

Et maintenant c'est le mystère,  
L'abandon et la pauvreté ;  
Mais en tes larmes la lumière  
Et le songe de sa beauté.

Demain, triste, mais frêle et blanche,  
Belle d'avoir voulu mourir,  
Tu sentiras ton front qui penche,  
Sous des roses s'épanouir.

Aux splendeurs de l'aube future,  
Demain tes lèvres apprendront  
A n'être qu'un divin murmure  
De mots de résurrection.





## L'ATTENTE

**D**U monde invisible et d'aurore  
Où me guidaient mes anges pieux,  
Qui viendra me rouvrir les yeux ?  
Voici le jour. Je rêve encore.

Le doux enchantement des airs  
Qui passent sur les roseraies,  
Dans mes prunelles azurées  
Vient comme une aube au fond des mers.

Heures et choses incertaines ;  
Au loin, dans des bosquets de fleurs,  
Me chantent mes divines sœurs,  
Et j'écoute leurs voix lointaines.

Je tremble et de joie et d'effroi.  
Nue, en ma chevelure blonde,  
J'attends que le soleil m'inonde,  
Et qu'une ombre tombe de moi.





## MIRAGE

**C**E murmure n'est pas la voix des eaux,  
Ni l'aile des vents en ces roseaux,  
C'est une âme qu'un songe irise,  
Dont les lèvres jouent avec quelques sons,  
Comme des vagues, où de la brise  
Scintille de lune et de chansons.  
Nulle de ses pensées qui dépasse  
Le bleu cercle que sur son front  
Ces pâles aigues-marines tracent.  
C'est une fée. Aux bords où s'éteint

La vaste rumeur des flots incertains,  
 Dans sa grotte de nacre incrustée,  
 Elle est assise, jusqu'au matin,  
 En une attitude enchantée.  
 Entre ses longs cils blonds qui tombent  
 Sur ses yeux, comme des rayons,  
 Elle regarde en son miroir  
 Se jouer les images du monde.  
 Des plus subtiles atteintes du bonheur,  
 De la grâce des eaux, d'un rayon, d'une fleur,  
 Elle se crée des voluptés profondes.  
 Sa joie est faite de simples choses,  
 D'un peu de sable, d'un coquillage rose,  
 D'une perle dans la paume de sa main ;  
 Car nul ne sait, comme cette âme étrange,  
 Du seul reflet d'un sourire lointain,  
 Faire éclater, en un céleste songe,  
 Ce doux et pâle et splendide orient,  
 Où des reflets en des flammes se changent,  
 Où la lumière devient un chant.





## LA MESSAGÈRE

**A**VRIL, et c'est le point du jour.  
Tes blondes sœurs qui te ressemblent,  
En ce moment, toutes ensemble  
S'avancent vers toi, cher Amour.

Tu te tiens dans un clos ombreux  
De myrte et d'aubépine blanche :  
La porte s'ouvre entre les branches ;  
Le chemin est mystérieux.

Elles, lentes, en longues robes,  
Une à une, main dans la main,  
Franchissent le seuil indistinct  
Où de la nuit devient de l'aube.

Celle qui s'approche d'abord,  
Regarde l'ombre, te découvre,  
Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre  
Splendide dans un rire d'or.

Et, jusqu'à la dernière sœur,  
Toutes tremblent, tes lèvres touchent  
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche  
Éclate jusque dans leur cœur.







## NOCTURNE

**D**ES profondeurs de l'orient,  
En ce crépuscule qui tombe,  
Calme, et silencieusement,  
Souriant en ses pensers sombres,  
Vient la divine Nuit d'été,  
Pas à pas, avec les ombres  
Qui s'allongent dans la clarté.  
Elle pose ses pas où se posent  
Les ombres souples, aux griffes closes,  
Et les ombres, toutes ensemble,

Dans le parc où la lune tremble,  
 Suivent leur douce reine, en léchant  
 Le bord de sa robe de flamme.  
 Et les ombres rampent sous elle,  
 Comme des chimères, dont les ailes,  
 S'ouvrent et se ferment et s'ouvrent,  
 En un jour livide et mourant.  
 Et la Nuit, comme avec des rênes,  
 De ses longs cheveux d'or qui traînent,  
 Guide ce ténébreux troupeau,  
 Là-bas, vers les sources marines  
 Où le sang d'une mort divine  
 A mêlé des roses dans l'eau.





## LES IDENTIQUES

L'UNE vers l'autre s'est penchée.  
Leurs chevelures se confondent ;  
L'une est d'or et l'autre est blonde.  
Leurs deux têtes rapprochées  
Songent ensemble le même songe.  
Elles ont même âge et se ressemblent  
Comme la fleur ressemble à la fleur.  
Et l'une à l'autre parle à son cœur.

L'une dit : Le jour se lève.  
L'autre répond : Tout est en rêve.

Suis-je réellement, dis-le-moi ?  
Est-ce toi l'ombre, est-ce moi ?  
Quelle est celle de nous que voient  
Les regards qui nous adorent ?  
Elles se taisent ; que dire encore ?  
Solitaires, dans la plénitude  
De leur amour, elles sont venues  
L'une vers l'autre,  
Et toutes deux sont devenues  
Une nouvelle solitude.





## MÉTA'MORPHOSE

**L**'ORAIISON du soir s'achève,  
Tout s'efface comme en un rêve,  
Le monde s'endort dans un fluide d'or.

Les yeux baissés sur ses beaux songes,  
Dans sa grotte avec ses anges,  
La Vierge silencieuse est assise.  
L'Enfant divin s'est endormi.

Dans le ciel des floraisons roses  
Se suspendent, et sur la mer

Le repli de nacre des airs  
S'ouvre et frôle les vagues blondes.

En ce moment, des forêts profondes  
S'élèvent des brises et montent  
Des haleines de fleurs ardentes.  
Des feuilles bruissent, des oiseaux chantent ;  
Toute la mer assombrie étincelle,  
Et le soir s'emplit de senteurs  
De myrrhe et d'ambre.

La Vierge entr'ouvre ses yeux où tremblent  
Des ténèbres et des rayons.  
Ses lèvres prononcent tout bas un nom ;  
Un vague sourire efface ses pleurs.

Sa robe blanche se fait diaphane,  
Pâle, comme une fleur qui se fane  
Sur sa chair où courent des flammes  
Comme des épis ondoyants ;  
Ses lourds cheveux dénoués s'écroulent  
Fauves avec des roses et roulent  
Sur ses épaules et sur ses hanches.  
Ses seins se dressent frémissants.  
L'Amour s'éveille.

Ses anges, repliant leurs ailes,  
Se sont levés. Leurs douces paroles,  
Avec le luth et la viole,  
Sur leurs lèvres se sont tues.  
Ils détachent leurs ceintures  
Et délaçant leurs robes d'orfrois,  
Et tous les trois redeviennent, nues,  
Les belles Grâces d'autrefois.  
Elles étendent leurs mains stellaires  
Dans le jour qui va finir.  
Et leurs regards, de leurs prières,  
Se détournent vers la mer :

Sur la conque nacrée des airs,  
Fleur des flots, en un divin rêve,  
Scintillante naît et se lève  
Vénus, étoile de la mer.





## L'AMOUR

**D**EUX enfants jouent avec l'Amour.  
L'un est aveugle, l'autre sourd.  
Celui qui le voit, en silence,  
Épie à ses lèvres l'apparence  
D'un nom voluptueux et doux.  
Il regarde ces lèvres où  
Ce nom divin tremble et s'éclaire,  
Voilé d'un éternel mystère.  
Elles s'allongent avec langueur.  
Est-ce un souffle sur une fleur ?



Ou ne serait-ce, ainsi qu'il semble,  
Que le son d'un baiser qui tremble,  
Un son de soie et de velours ?...

Deux enfants jouent avec l'Amour.

Celui qui l'écoute dans l'ombre,  
Entend son nom magique et sombre ;  
Mais en cette âme d'obscurité,  
La splendeur pâle et la beauté  
De cet être inconnu qu'Il nomme,  
N'est qu'un murmure doux et lointain,  
Comme de roses et de satin...  
C'est un bruit de mer qui déferle ;  
Un bruit d'eaux où tombe une perle.  
C'est un son clair, puis un son sourd...

Deux enfants jouent avec l'Amour.





## DANS LA PÉNOMBRE

**A** QUOI, dans ce matin d'avril,  
Si douce et d'ombre enveloppée,  
La chère enfant au cœur subtil  
Est-elle ainsi tout occupée ?

La trace blonde de ses pas  
Se perd parmi les grilles closes ;  
Je ne sais pas, je ne sais pas,  
Ce sont d'impénétrables choses.

Pensivement, d'un geste lent,  
En longue robe, en robe à queue,  
Sur le soleil au rouet blanc  
A filer de la laine bleue.

A sourire à son rêve encor,  
Avec ses yeux de fiancée,  
A tresser des feuillages d'or  
Parmi les lys de sa pensée.





## INSCRIPTION SUR LE SABLE

**T**OUTE, avec sa robe et ses fleurs,  
Elle, ici, redevint poussière,  
Et son âme emportée ailleurs  
Renaquit en chant et lumière.

Mais un léger lien fragile  
Dans la mort brisé doucement,  
Encerclait ses tempes débiles  
D'impérissables diamants.

En signe d'elle, à cette place,  
Seules, parmi le sable blond,  
Les pierres éternelles tracent  
Encor l'image de son front.

Celui que les dieux ont conduit,  
Qui sur sa route les a vues,  
S'arrête et contemple ébloui  
Cette splendeur qu'il croit perdue.

Perdue ! Et des rayons s'y posent !  
O voyageur, tu ne sais pas  
Le sens mystérieux des choses ;  
Elle, seule, ne le fut pas.





## LA SPHÈRE

UNE tiédeur ombreuse et dormante,  
Des haleines de fleurs mourantes,  
Parmi de vagues clartés d'opale ;  
Des apparitions vaporeuses et pâles.  
Pas un souffle, pas une voix,  
Une chambre de belle-au-bois ;  
Enveloppées d'un trouble songe,  
Des formes que l'air déforme et prolonge,  
Comme une harpe qui résonna.

Et la fenêtre, avec les calmes images  
 D'un au delà pensif et doux,  
 Ainsi silencieusement ouverte  
 Sur les chaudes pelouses vertes  
 D'une après-midi d'août.

Là, dans les gerbes défaites  
 D'un or diadémé de feux,  
 Nue, et les mains distraites  
 — Des faucilles au milieu  
 De la moisson fauchée —  
 Elle est couchée,  
 Les seins puérils,  
 Et regarde entre ses cils.  
 Ses yeux, aux splendeurs solitaires,  
 Reflètent la terre ;  
 Dans sa bouche humide trempe  
 Une fleur écarlate ;  
 De petites ailes à ses tempes  
 Battent.

Il semble que le temps et la vie,  
 Avec leurs grandes ombres fraternelles,  
 Et leurs silencieux rayons,  
 Leur corbeille mystique emplie  
 De fruits, de fleurs et d'épis blonds,

Se sont posés sur la maison,  
Et que cette heure est éternelle.

Il semble aussi que tout dénonce  
Par ce cœur sourd et ces yeux las,  
L'approche étrange ou la présence  
De quelqu'un qu'on ne voit pas,  
Qui s'est mêlé à ce silence,  
Lèvres à lèvres, et pas à pas.

Là, c'est le songe où l'heure s'enchanté  
Sous les paupières demi-closes ;  
Là, comme en des miroirs lointains,  
Se mémore la vie ardente  
Dont c'est l'extase en les jardins.  
Là, du lointain frisson des choses  
Viennent, au calme d'une grève,  
S'évanouir les ondes brèves.  
Là, radieuse sous l'arceau  
Qu'enguirlandent des fleurs heureuses,  
Passe une sphère d'azur et d'eau.

Ce qui vient et ce qui passe  
Se mire en sa tremblante grâce,  
La joie du dehors et la joie d'ici.  
Une âme innocente vient ainsi,



Une fragilité de verre.  
Et tout le ciel et toute la terre  
Dans le rêve d'un jour d'été.  
Un peu de divin, comme en un souffle,  
En un regard mêlé de jour ;  
Ce qu'en contient une parole,  
Ce qu'il en faut pour dire amour ;  
Un vague et léger symbole  
De ma joie et de ta beauté ;  
Un peu de mon âme et de ton âme,  
Enfant divine, qui passas  
Parmi ces ombres et ces flammes,  
Vêtue des roses d'ici-bas.





## DANS LA NYMPHÉE

**Q**UOIQUE tes yeux ne la voient pas,  
Sache, en ton âme, qu'elle est là,  
Comme autrefois divine et blanche.

Sur ce bord reposent ses mains.  
Sa tête est entre ces jasmins ;  
Là, ses pieds effleurent les branches.

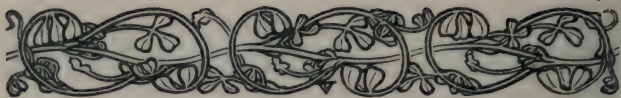
Elle sommeille en ces rameaux.  
Ses lèvres et ses yeux sont clos,  
Et sa bouche à peine respire.

Parfois, la nuit, dans un éclair  
Elle apparaît les yeux ouverts,  
Et l'éclair dans ses yeux se mire.

Un bref éblouissement bleu  
La découvre en ses longs cheveux ;  
Elle s'éveille, elle se lève.

Et tout un jardin ébloui  
S'illumine au fond de la nuit,  
Dans le rapide éclair d'un rêve.





## L'INSINUÉE

**A**u fond d'un paradis séculaire et lointain,  
Assoupi de silence et de langueur heureuse  
Sa fuite bondissante et légère,  
A travers des flores crépusculaires  
M'avait amené ce matin,  
Lorsque, rieuse,  
— Le matin frissonnait dans les pâles feuillages —  
Elle se retourna vers moi,  
Et je vis son merveilleux visage  
Pour la première fois.  
C'était l'heure indécise où les songes se meurent.

Des âmes s'attristaient ;  
 Mais j'ignorais ces choses.  
 Le paradis s'ouvrait en millions de roses,  
 Et la vie était là dans l'immortel été.

Ses lèvres murmuraient, très bas, comme on expire :  
 Viens donc, ô bien-aimé, puisqu'il faut que je meure.  
 Et ses yeux pâlis d'aube, apaisés et soumis,  
 Se fermaient à demi.  
 Tendait ses mains ouvertes,  
 Ainsi que des fleurs mortes,  
 Elle disait, en un triste et doux sourire :  
 Viens donc, ô bien-aimé, puisqu'il faut que tu meures,  
 Car on ne peut me toucher sans mourir.  
 Et je l'étreignis sur mon âme,  
 Et je la reposai sur mon cœur comme une flamme.

Sur mes yeux clos posant ses doigts,  
 Très doucement elle dit : vois !  
 Et j'entendis ses ailes bruire.

C'était l'heure ineffable où les songes expirent.

Et l'air fut plein d'une splendeur profonde.  
 Baignée de rayons,  
 Et comme un jeu de feu,  
 Nue en ses longs cheveux,

Rose, bleue et blonde,  
 Elle fut et disparut  
 Dans le matin,  
 Comme un jet d'eau qui retombe soudain  
 Et devient le silence ;  
 Évanouie en semblances légères  
 De poussières de fleurs, de lumières,  
 D'écumes dans le vent.  
 Elle était morte sur mes lèvres comme un chant.

O solitude calme, et vous jardins immenses,  
 Encore tout fleuris de sa brève présence ;  
 Paradis enchanté d'un illusoire amour,  
 Dont j'ai touché le seuil et où je viens mourir,  
 Je n'effleurerais pas vos apparences frêles,  
 Car vous êtes sans doute aussi fragiles qu'elles ;  
 Vous êtes fragiles comme des songes.  
 En vous mon âme est exaucée.  
 Je ne veux que vous voir et vous sourire ici  
 Du fond de ma pensée,  
 De peur que je ne vous perde aussi.  
 Elle est en vous, je suis en elle, et je repose  
 Parmi des ailes, parmi des roses.

Il est doux, et c'est chose heureuse,  
 De poursuivre dans le matin,

Le bonheur et la vie riuse ;  
Car alors, pauvre cœur, tôt déçu,  
Toute ombre est légère, tout console :  
Les chants, les rayons, les fleurs du chemin,  
L'oiseau qui vole,  
La rive et le nuage, et le ciel ingénu,  
L'aurore,  
Tout console de vivre encore.





## EN PARTANCE

**P**AR la plaine verte, où s'étend  
Le calme des forêts prochaines,  
En de blanches robes qui traînent,  
Des vierges très lasses et lentes,  
Cheminent, à mi-voix chantant  
Des mots de songe et de mystère.  
Elles marchent dans la lumière  
Fluide, d'or, et fraîchissante,  
Qui tombe d'entre les nuées  
En un muet ruissellement.



Et puis, d'un pas à l'autre pas  
 Que leurs robes, atténuées  
 D'un crépuscule de lilas,  
 Posent parmi des fleurs plus pâles,  
 Sans le savoir, d'une âme égale,  
 Toutes ainsi, célestes sœurs,  
 Elles pénètrent dans les ombres  
 Qui tombent jusques en leurs cœurs.

Mais la paix n'a point fui leurs âmes,  
 Ni les rires leurs lèvres sombres ;  
 Sans doute, elles chantent toujours  
 De voix lointaine vers le jour.  
 Si les cieus ont perdu leurs flammes,  
 Leurs yeux ne se sont pas éteints ;  
 Elles regardent devant elles :  
 Là-bas, sur les gazons lointains  
 Reposent des clartés nouvelles.  
 Elles marchent toutes tranquilles.  
 Si les ombres comme des ailes  
 Passent, Elles sont éternelles.





## RÉVERSION

UN vol de cygnes a traversé la neige,  
De cygnes ou d'anges ;  
Tout est sourd et de velours,  
Tout est blanc.

Cours, avec tes cheveux blonds flottants,  
Dénoués dans la neige,  
Dans le doux son des cloches d'argent.

Il neige, le bon pasteur passe  
Avec ses brebis dans ses bras.

Les brebis qui le suivent sont lasses,  
Et le bon pasteur est las.  
Le soir tombe, les brebis tremblent,  
La bise rôde à pas de loup.

Les brebis s'étendent ensemble  
Autour du pasteur à genoux.  
Les cloches sonnent, tristes, monotones,  
Des enfants chantent Noël.  
De pâles vitres s'éclairent,  
Comme des âmes en prière.  
Un grand silence tombe du ciel.

Mais lourd des roses du printemps,  
L'Amour vient comme un souffle ardent,  
L'Amour sème des étincelles,  
L'Amour passe comme des loups,  
A travers la ronce et le houx,  
Les myrtes et les immortelles.

Cours, avec tes cheveux blonds flottants,  
Dénoués dans la neige,  
Dans le doux son des cloches d'argent.  
Cours, fille sombre au cœur sauvage,  
Beauté terrible aux yeux jaloux.

A travers la ronce et le houx  
De tes pieds sacrilèges  
Foule la neige,  
Pais les loups.





## BARQUE D'OR

**D**ANS une barque d'Orient  
S'en revenaient trois jeunes filles ;  
Trois jeunes filles d'Orient  
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire,  
Et qui tenait le gouvernail,  
Sur ses lèvres, aux roses essences,  
Nous rapportait d'étranges histoires,  
Dans le silence.

Une qui était brune  
Et qui tenait la voile en main,  
Et dont les pieds étaient ailés,  
Nous rapportait des gestes d'ange,  
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,  
Qui dormait à l'avant,  
Dont les cheveux tombaient dans l'onde  
Comme du soleil levant,  
Nous rapportait, sous ses paupières,  
La lumière.





## RAYONNEMENTS

**T**OUTE la forêt enchantée  
A replié ses ailes de feuillées.

Le solennel apaisement  
De la nuit sereine et sacrée  
Repose en elle, immobile, et dort.

Silencieusement, aux bords  
Où ses derniers rameaux  
S'étendent, dans les ombres,

Sur d'invisibles eaux,  
 Hôte mystérieux de la terre,  
 Un enfant vêtu de noir apparaît  
 Portant une fleur de lumière ;  
 Fleur délicate et subtile et fragrante,  
 Cueillie au gré des sentes de la vie,  
 D'une main qui tremblait,  
 Qu'il mêle longuement à ses lèvres ardentes,  
 Et jette, en s'inclinant, vers les eaux, dans la nuit.

Nulle voix ne répond à sa chute lointaine,  
 Nul souffle, nulle haleine,  
 Nul bruit ne s'élève jusqu'à lui ;  
 Et c'est toujours la même nuit,  
 Et l'éternel enveloppement des ombres  
 Sur la forêt et sur la face des eaux sombres.  
 Et pourtant il écoute :  
 Parfois,  
 De très douces et chantantes voix  
 En ces bois assoupis s'élèvent inconnues...

Hélas ! toutes les voix à présent se sont tues.  
 Mais, insoucieux, l'âme ingénue,  
 Libre et jeune dieu  
 Sur qui veillent les destinées,  
 Leur sourire dans ses pensées,



Sans plainte et sans regret,  
 Sachant que devant lui s'ouvrent le vaste monde  
 Et l'éternelle vie où d'autres fleurs abondent,  
 Il rentre, en se jouant, dans l'ombre des forêts.

Là-bas, aux profondeurs dormantes et lointaines,  
 Où descendra l'aube, demain,  
 Avec ses divines haleines,  
 Du haut du ciel tranquille et pur,  
 En mirages d'azur, d'oiseaux et de nuages ;  
 Là-bas, telle qu'un songe en un sommeil obscur  
 Une fleur de lumière est tombée,  
 A travers les airs dans les eaux,  
 Vêtue de ses parfums et de sa beauté nue.

Comme des lèvres, à sa venue,  
 De grandes ondes constellées  
 S'éveillent dans la nuit qui tremble et qui pâlit.  
 Elles s'ouvrent à son approche ;  
 Et, mystérieusement, autour d'elle,  
 Elles chuchotent dans la nuit,  
 De proche en proche,  
 Et se propagent et se prolongent,  
 Avec leurs lèvres et leurs ailes  
 Qui plongent et volent,  
 Et s'élargissent dans l'espace en auréoles,

En une rose au millier de corolles,  
En une aurore immense.

Enfant, aux cheveux blonds mêlés  
De myrte vert et de laurier,  
Qui vas insoucieux par la terre, et qui chantes,  
A cet humble songe envolé  
De ta bouche charmante,  
L'heure des grâces est là présente.  
La vaste solitude et la nuit ont frémi.  
Ta divine parole a troublé l'infini.  
Toute l'aube est en fleur de ton souffle qui passe ;  
Des cygnes frémissants s'éveillent dans l'espace.





## LA SURVENUE

**E**<sup>N</sup> ces matinales nymphées  
L'une est venue et l'autre aussi ;  
Puis il en vint qui étaient fées,  
Mais la plus belle est celle-ci :

Quoique ayant traversé le monde,  
Quoique vieille de milliers d'ans,  
C'est une fille aux boucles blondes,  
Une enfant parmi les enfants.

Au pays où naît la lumière,  
Ouvrant ses doux yeux éternels,  
Par delà la mer solitaire  
Elle est née, un jour solennel.

Au bord de sources enchantées,  
Dans de grands jardins somnolents,  
Des esclaves l'ont éventée  
Avec de sourds éventails blancs.

D'autres oignirent son corps brun  
De ruisselants et clairs parfums,  
Pour qu'elle fût brillante et belle,  
Et que la mort glissât sur elle.

Et puis au gré de son destin,  
Sur les eaux de la mer solaire,  
Elle est partie, un beau matin,  
Dans le vent qui soufflait de terre.

Et maintenant elle est venue  
Jusque sous notre ciel brumeux,  
Et sa pensée est devenue  
Un vague crépuscule bleu.

Faible et pâlie, un peu morose,  
Couleur du temps, couleur des choses,  
Moitié lune, moitié soleil,  
Demi-songe, demi-réveil.

Et sa voix divine a chanté,  
En son mystérieux langage,  
Le doux songe de la beauté  
A travers de pâles images.





## SUR LE SEUIL

**L**E rêve de son âme enfin se réalise,  
Et c'est une adorable et soudaine surprise.  
Il s'arrête ravi, tremblant, extasié :  
Toute l'aube confuse est pleine de rosiers.  
Un monde merveilleux et bleuisant émane  
D'un brouillard de lumière et d'ombre diaphane ;  
D'étranges floraisons pâles, des chants d'oiseaux,  
Des nappes de parfums, des transparences d'eaux,  
Des gerbes de rayons et des grappes touffues  
De chrysoprases et d'améthystes fondues.  
Jamais nul des vivants n'a touché ces confins ;  
L'air même est vierge en cet éblouissant chemin.

Mais l'amour y sourit et le songe y respire.  
 Est-ce qu'en des senteurs de cinname et de myrrhe,  
 Quelqu'un vient dont l'approche illumine les airs ?  
 Il semble entendre un pas, pourtant tout est désert.  
 L'Amour ne sait qu'il vit et sa beauté s'ignore,  
 Aucune âme en ses yeux ne se révèle encore,  
 Il n'est que la lumière et l'éternel printemps.  
 Il est seul, l'heure passe, il écoute, il entend  
 Le silence ; il regarde une fleur qui s'éveille,  
 Une branche qui bouge, un rayon, une abeille,  
 Une ombre qui s'étend dans le jour rose et vert.  
 Il ne troublera pas ce fragile univers.  
 L'espérance s'arrête au bord de sa pensée,  
 Et la prière sur ses lèvres, exaucée.  
 Il pressentit le monde et connut l'avenir,  
 Dans sa première atteinte et son premier désir.  
 Il ferme ses beaux yeux à la splendeur des choses,  
 A l'aube, au bleu matin, à la lumière, aux roses,  
 Et son âme se mêle à leur divinité.  
 Il succombe, semblable au ramier enchanté,  
 Dont le cœur est trop lourd pour ses ailes légères,  
 Et que tout dans le ciel attire vers la terre :  
 L'ardente flèche d'or de l'invisible archer  
 L'a tué de son vol avant de le toucher.





## L'ASSISTANCE

**A**VEC sa beauté rose et sombre,  
Sa bonté claire et son amour,  
Dans sa petite chambre d'ombre  
Elle repose, et c'est le jour.

La Beauté rêve dans ses ailes,  
Et c'est comme une étrange sœur ;  
Elle est faite de choses frêles,  
Et dans sa main porte une fleur.



La Bonté, sa compagne, dort  
Sur sa poitrine virginale ;  
Dans sa main, sous ses boucles d'or,  
Elle porte une perle pâle.

Mais son amour veille et sourit.  
En l'ombre où sommeillait son âme,  
Celui-ci vint et la surprit.  
Et son amour porte une flamme.





## SORTILÈGE

**N**UL de nous ne prend garde  
A celles dont l'étrange chant,  
Si simplement, on dirait par mégarde  
Et comme en se jouant,  
Tisse autour de nous, dans le crépuscule,  
Comme un voile d'enchantement ;  
Un voile de songes pâles et roses,  
Qui semble du feu dans l'air dissous,  
Qui s'étend et s'interpose  
Peu à peu entre le monde et nous,

Un voile aux subtils entrelacs  
De rosacées et de campanules,  
Un voile dont nous ne sortirons pas.  
Nul de nous ne prend garde  
A celles qui, mystérieusement,  
Un étrange sourire aux lèvres,  
Alors que nos âmes s'attardent  
A de vaines chansons d'enfants,  
Tracent autour de nous, comme en rêve,  
Et comme en se jouant,  
Des cercles de petits pas enchantés,  
Toujours plus étroits et plus rapprochés,  
Qui nous ferment, peu à peu, à la ronde,  
Tout le vaste horizon du monde,  
Des cercles dont nous ne sortirons pas.





## LE MIROIR

**J**E suis une image dans l'ombre,  
Un lieu vaguement ébloui ;  
Au sein des profondes ténèbres  
Une diffuse clarté qui luit.  
C'est pourquoi mon âme est sombre,  
Comme les fleuves de l'Érèbe  
Et les sources de la nuit ;  
C'est pourquoi je réfléchis  
Le ciel d'azur et la lumière,  
Tout ce qui passe, tout ce qui change ;

C'est pourquoi les douces fleurs de la terre,  
Et le clair visage des anges,  
Se mirent en moi.  
Je repose entre deux petites mains  
Qui sont ici dessous ouvertes,  
Et que tes yeux ne peuvent voir ;  
Car toute offrande aux dieux offerte  
L'est humblement ou l'est en vain.  
Mais si tu veux qu'en ce miroir  
La terre s'efface et la lumière,  
Et le bleu mirage des choses,  
Il suffit d'une haleine rose,  
De deux lèvres ici près,  
Et mon songe est effacé.





## A L'INSU

— Vos roses sont jolies,  
Dit le Maître en souriant,  
Je les aime, et c'est en jouant  
Que vous les avez cueillies.

Mais pourquoi, mon bien-aimé,  
Vos blanches mains saignent-elles ?  
— Je l'ignore, dit l'ange étonné.  
— Vous avez même meurtri vos ailes.

Et l'ange, se tournant à demi,  
Regarda tristement vers la terre  
Le beau jardin calme, endormi  
Dans le silence, dans le mystère.





## L'ÉTRANGER

**Q**UE cherches-tu au loin de moi ?  
Ah ! ne suis-je pas tout pour toi ?  
Pour toi mes lèvres sont décloes.

Sur tes lèvres j'ai respiré des roses.

Oublie et rêve sur mon sein,  
En mes longs cheveux de satin  
Que pour toi j'entr'ouvre et dénoue.

En tes cheveux c'est le soleil qui joue.



L'amour habite mon regard.  
Ne me cherche pas autre part.  
Vois, mes yeux c'est mon âme même.

En tes beaux yeux, c'est le ciel bleu que j'aime.





## L'AUMONE

**B**ELLE sirène,  
Eh quoi ! Des anneaux d'eau  
A tes doigts de reine ?  
Qu'as-tu fait de ton anneau d'or ?

Je l'ai jeté aux profondeurs,  
Je l'ai jeté avec mon cœur,  
A ma petite sœur la nixe...  
Car j'habite les hauteurs.

Elle est belle, je suis bonne,  
Et mon cœur est bien heureux.  
La pauvre chose que je lui donne,  
Sur sa tête aux cheveux bleus,  
Lui est tout une couronne !





## A LA FONTAINE

**J'**AI plongé ma petite coupe  
Dans la fontaine qui rajeunit ;  
Ils ont fui, tous mes soucis.  
Et voilà leur folle troupe,  
Leur troupe folle qui s'envole !

Toute peine est oubliée  
Dans la fontaine qui rajeunit ;

En ses eaux j'ai bu l'oubli,  
Et mon âme en est enivrée.

La fontaine est délectable.  
Qui boit de ses eaux lui devient semblable,  
Et s'endort sur un lit de sable.





## LA JONCHÉE

**I**CI repose sur la terre  
Immortelle, en un lieu solitaire  
Où ne pénètrent pas les souffles extérieurs,  
L'adorable et subtile poussière  
De ce qui fut jadis des fleurs.

En cette pourpre et lasse automne  
De roses fanées et de lys mourants  
Tombés de leurs couronnes,  
Parmi les herbes et les fleurs des champs ;

En ce velours profond et plus doux que des mousses,  
 Elles, en les foulant jadis, ont laissé  
 Des empreintes de pas nus et tissés  
 Comme de laines, des pointes de petits pieds  
 Qui vont et viennent,  
 Sinueux et gracieux,  
 Et s'entrecroisent en fils de chaîne,  
 En un rythme silencieux.

Là où toutes les lignes convergent,  
 Onduleuses traînes d'or,  
 Minces ruisseaux entre des berges,  
 Comme un baiser splendide dort  
 Le long et tiède et clair repos  
 De celles qui, voluptueuses et nues,  
 Leurs longues chevelures en gerbes  
 Blondes, entre les hautes herbes  
 Se sont étendues,  
 Laisant l'empreinte de leurs mains,  
 De leurs têtes lourdes et de leurs seins,  
 De tous leurs corps superbes,  
 Et le parfum de leur chair uni  
 Aux aromates rares  
 Que versaient sur elles, en souriant,  
 Les esclaves portant des amphores.

Et, toujours, en un cercle infini,  
S'enlacent et se nouent, et s'entrelacent  
Et se dénouent de petits pas qui courent,  
Comme un pétilllement dans le vent.  
Ainsi revivent en un rêve  
Aux tons assourdis et fanés  
D'une automne qui s'achève,  
Les rares et somptueuses heures  
Où dans du soleil résonnaient  
Des sons de harpe et de cithare.







## Oraison du soir

**D**ANS ma demeure où me berçait,  
Bon ange, la chanson des cloches,  
Voici l'heure trouble et qui sait  
Quelles invisibles approches ?

Sais-je qui m'aime dans le noir ?  
Vois, des ailes d'ombre s'allongent.  
Veille aux embûches de ce soir,  
Ange divin, veille à mes songes.

Joins mes mains, mes lèvres, mes yeux,  
Ferme mes genoux et repose  
En mes cheveux silencieux,  
Afin que je sois toute close ;

Afin qu'en eux ne sourde rien,  
Ne souffle en mes mains, ou n'aspire  
A ma bouche sombre, et que bien  
Seule je sois à me sourire.

Et sans frôler les noirs soucis  
Montés de ma robe dernière,  
Viens en mes rêves obscurcis,  
Et signe-les de ta lumière.





## LA FEINTE

**Q**UE cherchent tes lèvres aux nuits  
De mes seins, parmi les feuillages  
Et les fleurs closes où je suis,  
Enfant qu'altèrent mes mirages ?

De quelle étrange profondeur,  
Stérile et d'or, quand je sommeille,  
Mon âme, inutile splendeur,  
Au fond de tes lèvres s'éveille !

Scintillements du paradis,  
La nébuleuse et trouble voie  
Qu'ils te découvrent, attiédís,  
En des flots d'ombres et de soies !

Entre mes voiles de matin,  
Mes roses et mes mains défaites,  
Au seuil de ce royal festin,  
Avec tes prières muettes,

O toi qui viens à mon insu,  
Seule me surprendre avant l'heure,  
Enfant, dont je n'ai pas déçu  
La soif d'une essence meilleure ;

Qui me cherches en ces apprêts  
De fiancée, avant l'aurore,  
Pâle de mes bonheurs secrets,  
Belle de n'être pas encore ;

Qu'en elles ainsi, quelque jour,  
Sous la forme de ces corolles  
Virginales, d'un vain amour  
Éclostent de blanches paroles ;

S'entrelaçant en un jardin  
De fleurs sans parfum et sans sève,  
Mais où sera l'ange soudain  
Que tu demandes à mon rêve.





## ANNONCIATION

**P**ARMI ceux qui s'en vont songeurs vers le destin,  
En cette nuit confuse, où vient un jour lointain  
Dont les cimes d'azur héroïque se dorent  
Déjà du chant sacré des trompettes sonores ;  
Parmi ceux qu'une voix, cette nuit, appela,  
Chevauche obscurément celle qui n'est point là  
Pour la bataille, mais pour la douce victoire.

Muette, impénétrable en son armure noire,  
En son heaume abaissé sur ses yeux de lumière,  
Elle est recueillement et silence : prière.

L'étendard, à la fois lumineux et obscur,  
 Qui tombe, en plis de soie aux chimères d'azur,  
 Sur elle et la recouvre, ainsi qu'un ciel d'étoiles,  
 Mêlé ses longs éclairs à l'ombre de ses voiles.

Elle s'avance ainsi, grave, le front penché.  
 Et nul ne reconnaît celle qu'il va chercher.  
 Depuis combien de jours, de routes et de haltes,  
 Son attente sublime et sa foi les exalte !  
 On l'espère en silence ; elle est au milieu d'eux.  
 Elle va doucement avec un bruit de feu ;  
 Elle sourit. Dans l'air obscur qui la dérober,  
 Sa bouche en murmurant fait palpiter de l'aube.  
 Tout l'avenir tressaille en son sein ténébreux,  
 Et sa voix en tremblant prononce son aveu.

La brise qui se lève entr'ouvre en plis de gloire  
 L'étendard chimérique ; et le flot de la moire,  
 Diaphane splendeur, dans l'air sourd agité  
 D'une rumeur de mer matinale d'été,  
 Porte, souffles et chants, ondes, lumière et flamme,  
 Son clair tressaillement immense dans les âmes.  
 Sa face se découvre, elle lève les yeux.  
 Elle est l'aube, la joie, elle est fille des dieux,  
 La gloire ! Et le cheval qui porte l'immortelle,  
 Fougueux et frémissant, ne sent plus que des ailes !



## LES IMAGES

**U**N jour, les images parées  
Du beau livre de l'enfant,  
En sortirent comme des fées  
D'un palais de diamant.

Une d'elles toucha l'épaule  
De l'enfant presque assoupi.  
C'était une image sans paroles,  
Haute et blonde comme un épi.



Oh ! nous sommes vraiment lassées,  
Lui dit-elle tout à coup,  
De porter ces lourdes pensées,  
Comme un étouffement sur nous.

Nous venons respirer le large !  
Et toutes, redressant soudain  
Le front de vierges que leur charge  
Avait si lourdement étreint,

Apparurent des immortelles.  
Joyeux à la fois et surpris,  
L'enfant, radieux, leur sourit,  
Car il n'avait adoré qu'elles.





# LE JARDIN CLOS

Hortus conclusus, fons signatus.

*(Canticum Canticorum.)*



*Fulcite me floribus.*

**I**L m'est cher, Amour, le bandeau  
Qui me tient les paupières closes ;  
Il pèse comme un doux fardeau  
De soleil sur de faibles roses.

Si j'avance, l'étrange chose !  
Je parais marcher sur des eaux ;  
Mes pieds trop lourds où je les pose,  
S'enfoncent comme en des anneaux.

Qui donc a délié dans l'ombre  
Le faix d'or de mes longs cheveux ?  
Toute ceinte d'étreintes sombres,  
Je plonge en des vagues de feu.

Mes lèvres où mon âme chante,  
Toute d'extase et de baiser  
S'ouvrent comme une fleur ardente  
Au-dessus d'un fleuve embrasé.





*Dormio et cor meum vigilat.*

**S**UR mes seins mes mains endormies,  
Lasses des jeux et des fuseaux,  
Mes blanches mains, mes mains amies,  
Semblent dormir au fond des eaux.

Loin des peines tristes et vaines,  
En ce trône de ma beauté,  
Calmes, douces et frêles reines,  
Mes mains songent de royauté.

Et, seule, dans mes tresses blondes  
Et mes yeux clos, comme jadis  
Je suis l'enfant qui tient des mondes,  
Et la vierge qui tient des lys.







*Ne suscitatis quoadusque velit.*

**Q**UE lui chanterons-nous, tandis qu'elle s'éveille ?  
Voyez, les paupières baissées,  
Comme elle songe en souriant.

Comment accorderons-nous nos voix à ses pensées ?

De quel nom d'amour lui nommerons-nous  
Ce qui l'entoure ;

De quel nom d'amour saluerons-nous  
Notre jeune sœur, en ce jour ?

Nous ne dirons rien, mais autour d'elle rangées,  
Comme les images de sa pensée,  
Avec des lys entre nos doigts  
Nous nous tiendrons immobiles.





*Quæsiui illum et non inueni.*

**C**OMME en son cœur elle repose endormie,  
Silencieusement,  
Le songe invisible et présent  
De celui que l'Amour envoie,  
S'approche d'elle et, de ses doigts,  
Touche ses yeux où naît la vie.

Elle s'éveille en sursaut, éblouie,  
Et de sa main blanche soulève

Sa chevelure fluide et claire,  
Comme une fleur soulève l'air ;  
Et dit : Ce n'est qu'un songe...  
Mais que vois-je ? Qu'entends-je ?  
Est-ce le vol d'un ange ?

Non, rien ne bouge.  
Mais l'ombre de rose s'est faite rouge.  
Une feuille est tombée dans le silence ;  
Toute l'aurore brille en mes yeux.

L'air que ma bouche aspire et respire  
Devient vivant et lumineux  
En se mêlant à ma vie.

Le jour mystérieux, qui glisse sous ma porte,  
Est plein de roses qu'on m'apporte  
Et qu'on effeuille sur mon seuil...





*Caput meum plenum est rore.*

**J'**AI joué dans la neige en feu  
Des étoiles du paradis.  
J'en suis toute revêtue.  
Il y en a dans mes pâles cheveux  
Qui étincellent. Il y en a dans mes yeux.  
Il y en a qui se sont fondues  
Sur mes lèvres et sur mes seins.  
Il y en a qui se sont éteintes  
Dans la paume de mes mains.  
J'en suis toute radieuse,  
J'en ai toute un goût de feu.



*Osculetur me osculo oris sui.*

**E**LLE défit le nœud de sa ceinture, et nue,  
Toute tremblante ouvrit ses bras à sa venue.

Ses mains touchaient les airs, le silence et la nuit.  
Et le soleil parut dans ses yeux éblouis.

Et son divin baiser, frémissant et farouche,  
Était comme une fleur qu'on cueille avec la bouche.





*Ne vagari incipiam.*

**P**OURQUOI viens-tu du passé,  
Avec des rêves lassés ?  
Que m'importe ce que tu songeais,  
Quand je n'existais pas encore ?

Ne soulève pas la poussière des morts.

Elles ne pèsent pas plus à mes pensées,  
Mes jeunes années,  
Que le doux fardeau de mes cheveux,  
Et les fleurs que l'amour y a enrouées.



*Ut signaculum.*

**J**E me poserai sur ton cœur  
Comme le printemps sur la mer,  
Sur les plaines de la mer stérile  
Où nulle fleur ne peut croître,  
A ses souffles agiles,  
Que des fleurs de lumière.

Je me poserai sur ton cœur  
Comme l'oiseau sur la mer,  
Dans le repos de ses ailes lasses,  
Et que berce le rythme éternel  
Des flots et de l'espace.





*Digiti mei pleni myrrha.*

**É**TENDS tes mains en mes frissons,  
C'est ma robe de moire,  
C'est ma robe de myrrhe,  
De nard et de benjoin ;  
Tout mon corps en fut oint,  
Mes hanches en fléchirent.

Ce qui m'enveloppe encor  
Ce sont mes cheveux d'or ;  
C'est le soleil où je suis venue,  
C'est le soleil où je fus nue.



*Si floruit vinea.*

**A**u temps des mûres, ils ont chanté  
Mes lèvres qui cèdent,  
Et mes longs cheveux tièdes  
Comme une pluie d'été.

Au temps des vignes, ils ont chanté  
Mes yeux entreclos qui rayonnent,  
Mes yeux alanguis et voilés  
Comme des ciels d'automne.

J'ai toutes les saveurs et toutes les lueurs.  
Je suis souple comme une liane.  
Mes seins ont la courbe gracieuse des flammes  
Et des fleurs.





*Ego dilecto meo et dilectus meus mihi.*

QUAND tu plonges tes yeux dans mes yeux,  
Je suis toute dans mes yeux.

Quand ta bouche dénoue ma bouche,  
Mon amour n'est que ma bouche.

Quand tu frôles mes cheveux,  
Je n'existe plus qu'en eux.

Quand ta main effleure mes seins,  
J'y monte comme un feu soudain.

Est-ce moi que tu as choisie ?  
Là est mon âme, là est ma vie.





# SOUS LE PORTIQUE

A ALBERT MOCKEL







## LA CHANSON FUTURE

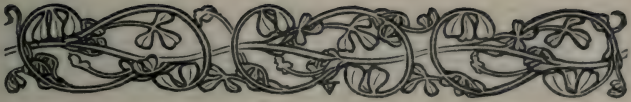
**P**OURSUIS, Shéhérazade, ton beau conte :  
Déjà les oiseaux chantent, voici le matin,  
Voici le jour que nous appelions demain.

Des roses s'éveillent dans l'aurore.  
Songe pour vivre un jour encore,  
Moi je vis pour tes beaux songes.  
Non, mon âme n'a point changé,

Non, ce n'est pas une nouvelle heure,  
 C'est la même qui se prolonge  
 Dans le même matin d'été.  
 Que m'importent les jours qui furent !  
 Ils sont comme s'ils n'avaient pas été.  
 Toutes choses sont futures,  
 Cette heure est toute l'éternité.  
 Vois, au bout des mêmes branches  
 S'ouvrent encore les mêmes fleurs,  
 Et c'est le même ciel qui se penche  
 Sur nos têtes et sur nos cœurs.  
 Parle, ô songeuse, les paroles  
 Sur tes lèvres suaves volent  
 Comme les ailes du Désir.  
 En elles c'est toujours l'avenir.  
 Chante, ta voix de légende est pleine  
 D'êtres radieux qui viennent  
 Du haut des cieux, et qui descendent,  
 Effleurent la terre, et puis remontent...

Poursuis, Shéhérazade, ton beau conte.





## L'OUBLI

**C**OMME une fleur, la main d'une fée  
En ce matin pose sur ton front,  
Ame simple et de tout étonnée,  
Ce don de silence et de pardon.

Ce sceptre n'insiste, ni ne pèse :  
Il est fait d'un léger diamant.  
Le murmure des heures s'apaise,  
Tout s'oublie en ton songe d'enfant.

Des roses meurent, d'autres renaissent,  
Toujours les mêmes, au même été,  
Qui semblent autres et sont sans cesse  
D'une éternelle fragilité.

Sereine et bleue, et sans un nuage,  
La vie ainsi, tout enchantement,  
Est de jour en jour, et d'âge en âge,  
Un perpétuel étonnement.

Elle s'éveille, regarde et cille.  
L'aube naît, tout est frais et nouveau,  
Tout est jeune, tout rit, chante et brille,  
Comme une fille qui sort de l'eau.





## HEURES SEREINES

**Q**UELQUES heures que Dieu nous avait envoyées,  
Humblement, comme avec des ailes repliées,  
D'un pas grave et discret, et d'un cœur calme et doux,  
En ces jours révolus ont passé près de nous.  
C'étaient de simples sœurs. Elles allaient tranquilles,  
Et si lentes qu'on eût pu les croire immobiles,  
Si tout n'avait redit leur éternel départ.  
Sur nous qui songions, leur tendre et clair regard  
Silencieusement glissait comme les nues  
Du ciel splendide dont elles étaient venues.

Leur trace azurait l'air, leurs robes de satin  
Étaient comme le souffle agile du matin,  
Qui passe sur des fleurs sans qu'une fleur s'incline :  
Et nous sîmes ainsi qu'elles étaient divines.  
En ces ombreux jardins d'un long et calme été,  
Telles furent pour nous ces heures de beauté.  
Jusques au soir, des yeux nous les avons suivies  
Tout au loin de ce rêve unique et de la vie,  
Là-bas, vers le passé, vers hier, vers demain,  
Sous les arbres et jusqu'au détour du chemin...





## LE BONHEUR

**V**OICI le Bonheur : il vient sans bruit.  
Il n'est jamais inattendu, lui.  
Pour lui la table est toujours prête,  
Et la lampe du soir et la coupe de fête.  
Ah ! que sont beaux les pas du Bonheur !  
Il vient comme un dieu voyageur.  
Enguirlandez la porte de roses,  
Que parmi nous il se repose...  
Il nous regarde, il a compris ;  
Il ne dit rien, il sourit.

Voici du pain, voici du vin,  
Et voici des fruits du jardin.  
Passant silencieux et doux,  
Reste bien longtemps parmi nous,  
Ne t'en va pas cette nuit,  
Reste avec nous, cher hôte, oui.







## L'INQUIÈTE

**V**ERS mon rêve tu m'as conduite,  
Et me voici dans son chemin.  
Je n'ai qu'à tendre un peu la main,  
Mais mon âme tremble, et j'hésite.

Je marche sous des voiles bleus,  
Sur ma tête des roses pendent ;  
Je sais que des anges m'attendent,  
Et n'ose pas lever les yeux.

Le baiser du soleil m'effleure,  
Sous mes paupières je le vois.  
La mer chante tout près de moi ;  
Je ne sais pas pourquoi je pleure.

O Bonheur, qui viens m'accueillir,  
Laisse-moi retourner dans l'ombre  
De mes jardins tristes et sombres,  
Où je naquis et veux mourir.

Là, dans le silence, persiste  
Le rêve que je sus aimer.  
Bonheur, laisse-moi ignorer  
Que jusqu'à ce jour je fus triste.

Écarte ta face et tes bras  
De mon visage, et, je t'implore,  
Fais que mon âme ignore encore  
Que je ne te ressemble pas.





## EXAUCEMENT

**A**LORS qu'en tes mains de lumière  
Tu poses ton front défaillant,  
Que mon amour en ta prière  
Vienne comme un exaucement.

Alors que la parole expire  
Sur ta lèvre qui tremble encor,  
Et s'adoucit en un sourire  
De roses en des rayons d'or ;

Alors que tes yeux s'illuminent  
Et fixent en ton sombre sein  
La visitation divine  
Dont ils sont les miroirs lointains ;

Que ton âme calme et muette,  
Fée endormie au jardin clos,  
En sa douce volonté faite  
Trouve la joie et le repos.





## INTERLUDE

**S**ONGE encore, Ame sereine,  
Dont les yeux sont de pâle azur,  
Qu'il n'est ici nulle peine,  
Que tout est amour.  
Aux solitudes où nous sommes,  
Rien ne doit nous troubler des hommes ;  
Laisse la paix descendre en eux.  
Déjà le soir tombe, oublie.  
Et viens en ces jardins heureux  
Où le chœur des heures légères,

Parmi les songes et les sourires,  
Enchante toute vie.

Autour du bassin rond,  
Comme des roses autour d'un front,  
Une ronde de filles blondes  
Tourne et va, s'arrête un peu  
Autour du bassin bleu,  
Puis retourne, et l'une donne  
A l'autre sa petite main ;  
Et toutes marchent en couronne,  
Toutes chantent en chemin.  
Elles chantent et se répondent,  
Et leurs claires images blondes  
Tournent et nagent  
Dans l'onde,  
Parmi les poissons d'or.





## RONDE

**M**ETS ta main ronde dans ma main,  
Dans ma main ta main rose et ronde :

Dansons la ronde.

Ronde est ma bouche et rond mon sein,  
Comme la coupe et le raisin.

J'ai couronné de roses rondes  
Mes longs cheveux d'or souple et fin.

Mets ta main rose dans ma main.

La lune dans la nuit profonde,  
Et le soleil dans le matin,

Mes bras nus et mes boucles blondes,  
Mon baiser et mon cœur enfin,

Les plus belles choses du monde  
Sont des choses rondes :

Dansons la ronde.







## INSOUCIANCE

**Q**UE ce bonheur nous soit longtemps donné  
De sourire à de simples choses,  
Innocemment, en notre âme reclose,  
Telle l'enfant qui traverse les blés.

La moisson bouge dans le vent,  
Les grands blés d'or sont plus grands qu'elle ;  
Ils s'ouvrent et se ferment, la venelle  
N'a plus de fin ni de commencement.

Mais, insoucieuse, elle va  
Sans s'inquiéter davantage,  
Sachant qu'au bout de son voyage  
Le seuil, dans l'ombre, attend ses pas.

Sans doute le chemin est long,  
Mais c'est la voie, et c'est la vie.  
Et c'est pourquoi elle l'oublie  
Et se souvient de sa chanson.





## LE ROSIER MYSTIQUE

O beau rosier du Paradis,  
Beau rosier aux milliers de roses,  
Qui dans les parfums respandis,  
Et dans la lumière reposes ;

O beau rosier du jardin clos,  
Beau rosier aux roses altières,  
Qui sur l'herbe étends les réseaux  
Que font tes ombres familières ;

Autour de qui, toutes tremblantes,  
De l'occident à l'orient,  
Ces humbles et douces servantes  
Glissent et tournent lentement,

Jusques à l'heure solennelle  
Où la nuit, à pas clandestins,  
Étendant ses voiles sur elles,  
Les confond toutes dans son sein ;

O rosier aux roses sans nombre,  
Elles, tes enfants glorieux,  
Et nous, qui te servons dans l'ombre,  
Unis en toi nos cœurs entre eux.



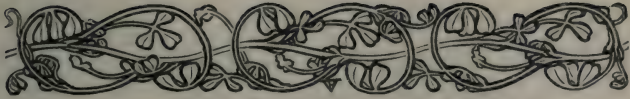


## L'ÉLU

**C**ELUI-LA chemine  
Dans un chemin d'illusions divines,  
Si tout est illusion ;  
Celui-là rêve le plus beau des rêves,  
Qui, crédule et confiant,  
Donnant son âme toute à son ravissement,  
Plus en vain que les choses vaines,  
De l'ombre de ses pas  
Effleure la terre incertaine,  
Comme s'il n'existait pas.

Demande-nous ce que tu veux,  
Disent les dieux qui sourient.  
Mais celui qui repose en eux  
Ne demande rien à la vie.  
Il s'étonne. Pourquoi ce désir ?  
Est-ce qu'il sait ce qu'il espère ?  
Le plus envié de leurs présents  
Vaudrait-il son insouciance ?  
Il ne s'inquiète de rien au monde,  
Il est simple comme un enfant,  
Il s'ignore et voici que soudain,  
Sans qu'il y pense,  
Il tient entre ses petites mains  
La toute-puissance.





## INVOCATION

**C**HER Esprit de bonté, cher Esprit de beauté  
Dont le souffle, en silence,  
Porte si doucement à fleur de l'existence,  
La simple sagesse et la foi  
Qui s'abandonne et se repose en toi ;  
Si mon âme n'a point offensé ta présence,  
A quels yeux attristés ai-je donc pu faillir ?  
N'étais-tu pas en tout ce qui respire,  
En tout ce qui rêve sous les cieux ;  
En toute innocence où se mire  
Le doux visage radieux

D'un inconnu penché sur elle ?  
N'est-ce pas toi, bel ange incertain,  
Que j'appelais mon frère lointain,  
Ma sœur divine aux blanches ailes ?  
Au fond de tout être, de toutes choses,  
N'étais-tu pas invisible et présent,  
Comme le parfum au fond des roses,  
Et le soleil dans le jour levant ?  
En tout espoir, en toute crainte,  
Oui, chère âme suave et sainte,  
    En toute volonté,  
En tout ce qui existe sur terre, tu étais ;  
Et veillent les destins, cléments à nos pensées,  
Que ç'ait été toi, et tes lèvres ! qu'un jour  
    Mes lèvres ont pressées  
    Dans l'ombre et dans l'amour,  
    Toi seule, et toi toujours.







## INEFFABILITÉ

**A**MES et flammes, toutes ensemble,  
Ailes et fleurs entrelacées,  
Je cherche au fond de mes pensées  
Des paroles qui vous ressemblent.

Mais vous êtes ineffables,  
Et votre chant mystérieux  
Ne s'exprime que par d'impalpables  
Effleurements et des silences radieux.

C'est pourquoi celle, au cœur charmant, que touche,  
Bien qu'elle ne l'entende pas,  
Ce vain effort pénible et las,  
Approche et tend sa petite bouche.

Et le baiser épanoui  
De cette simple et douce enfance  
Suffit à combler de silence  
Des lèvres avides d'infini.





## SOUS LES ARCHES DE ROSES

**C**'EST le jardin et la demeure  
Où joue un éternel sourire.  
L'ombre bleue du cadran solaire  
Et la fontaine y mesurent l'heure,  
Et tout y semble en souvenir.  
La Solitude avec le Songe,  
Comme deux calmes sphinx s'allongent  
Sur ce seuil qu'on ne peut franchir.

Au haut des escaliers d'or, la porte blanche ;  
Le long des rampes, des liserons ;

De fines guirlandes et des arches  
De roses au-dessus des marches ;  
Il ne monte que des rayons.

Et les rayons sont la traîne  
De quelque invisible reine  
Que suit son page le Silence.





## TOMBÉE DU SOIR

**L**E ciel dans l'ombre  
De l'orient à l'occident,  
A travers le silence,  
De ses douces mains étend  
Un voile de soie sombre  
Et de pâles étoiles.

Le sommeil entre les rives  
Du crépuscule et du matin,  
Avec des lianes de rêves,  
Lie le jour au lendemain.

L'heure qui passe  
S'arrête, et lace  
Sa sandale sur le seuil  
De la terrasse,  
Cependant que, dessus son épaule,  
Elle regarde le soir tomber  
Sur la rivière aux légers saules.





## L'ADIEU

**L**E soir fraîchissait dans les roses.  
Inquiets de troubler ce charme défaillant,  
Des êtres inconnus, voluptueusement,  
Atténuaient les choses  
De voiles hyacinthes, semblables à des mers.  
Tout s'effaçait en un calme silence,  
Et devenait l'imperceptible hier.  
Des choses qui mouraient paraissaient immortelles,  
D'autres, languissamment, s'exhalaient dans le ciel,

Et pour qu'aucun regret n'en fût en nos pensées,  
Tout en nous oubliant, semblaient comme oubliées.

Mais, à cette heure suprême,  
Nos visages encor tournés vers le bonheur,  
Attardés dans le soir, dans l'adieu, dans les pleurs,  
Attardés en nous-mêmes ;  
Nous voulions, malgré que tout espoir fût vain,  
Revivre ce beau jour, et seuls, le soir atteint,  
Seuls, nous ne savions nous détacher des choses,  
A l'heure où les parfums se détachaient des roses,  
Et la lumière de notre seuil.







## LA MORT

**O**H! que sa main est petite et blanche !  
On dirait une fleur qui penche...

Elle repose, elle dort,  
Elle a touché la mort,

Elle est vide, et toute légère,  
Elle a accompli son sort sur la terre.

Tu peux la prendre, ô Seigneur !  
Elle a touché le bonheur...

La lune brille sur son visage,  
Et ses yeux sont pleins de nuages.

Sa bouche pose, entr'ouverte et paisible,  
Comme au bord d'une coupe invisible.

On a couché ses longs bandeaux  
Comme des blés sous une faux.

Lentement, sans bruit, sans secousse,  
La porte s'ouvre sur la nuit douce...





## ÉPITAPHE

**S**OUS ce marbre où croissent des lys  
Avec des roses et du lierre,  
Gît une enfant morte jadis,  
Qui n'était qu'amour et lumière.

Quand vint le soir, un ange mit  
Sur son front le sceau d'allégresse,  
Et la mort calme l'endormit  
Dans son éternelle jeunesse.

C'est pourquoi n'ayez de remords,  
Passez, passants, la vie est brève,  
Et les pleurs sont tristes aux morts :  
Qu'elle repose dans son rêve.





## IN MEMORIAM

POUR LE TOMBEAU D'EPHRAÏM MIKHAËL

A INSI que priaient les apôtres,  
Unis en l'esprit, à genoux,  
Nous voici les uns près des autres :  
N'es-tu pas au milieu de nous ?

Oh ! silence... Une voix s'élève  
Du fond de l'ombre de nos chants ;  
Elle s'ouvre en nous comme un rêve,  
Comme une flamme dans l'encens.

Elle est semblable à la lumière  
Qui trône au blanc faite des monts,  
Où se mêlent à nos prières  
Toutes les roses des vallons.

Et nous sommes unis en elle,  
Dont les ondes et les accords  
Enveloppent nos voix mortelles  
Dans son immortalité d'or.





## CHANSON FILIALE

**J**E n'ai connu de Toi que de simples louanges,  
Gardienne mêlée à mes jeux d'enfant  
Comme les ailes d'un bon ange !  
Ame adorée, en ce moment,  
Ici, sur cette tombe  
Où je me suis assis, tristement, sous ces pins,  
Pour voir, au fond des horizons lointains,  
Le beau soleil d'automne qui tombe,  
Et pour songer à toi dans l'ombre d'un beau jour ;  
Te souviens-tu, là-haut, des paroles d'amour,

De sourire et de fête,  
Que tu chantais en me tenant la tête  
Dans la gloire de tes douces mains ?  
Ame adorable, écoute,  
Écoute la chanson que tu m'as chantée :  
Je la sais encore toute ;  
Elle est joyeuse et toujours enchantée,  
Et tendrement, comme sur mon berceau,  
Berce, à son tour, ton éternel repos.







## CRÉPUSCULE DU MATIN

**L**A voix qui sous les feuilles profondes chantait là,  
Cette nuit, qu'une inquiète et tendre âme exhala,  
Voilant de son sourire sa frêle grâce atteinte,  
S'en est allée avec cette âme qui s'est éteinte.  
Son mystérieux frisson dans l'aurore a passé.  
Elle parlait d'Enfance, d'Ailleurs et du Passé.  
C'était une voix d'ombre : maintenant elle est morte,  
Et voici que les brises amicales l'apportent  
Jusqu'ici, dans ces jardins vaporeux et déserts,  
Semblable au doux murmure des vagues de la mer,

Lorsqu'elle se meurt, au loin, sur le sable des plages...  
 Un souvenir de nuit divine qui se propage  
 Et qui traîne encore dans le crépuscule bleu...  
 Un écho des jours plus beaux et des temps plus heureux...  
 Pas même une chanson, mais une voix sans parole,  
 Qui ne parle de rien, ne sait rien, mais qui console...  
 Une ondulation des blés profonds et des eaux :  
 Le silence n'en est pas troublé, ni le repos ;  
 A peine la perçoit-on, tant elle est peu de chose ;  
 Elle ne pourrait pas faire trembler une rose,  
 Ni éveiller un oiseau. Pourtant, en cette voix  
 Vit tout un monde invisible, enchanté, d'autrefois ;  
 En ce souffle léger, où se mêlent des parfums,  
 Respirant et soupirent des cœurs longtemps défunts,  
 Et d'immortels visages, adorables et calmes,  
 Y sourient à travers des guirlandes et des palmes.  
 On entend bruire en elle, éclore, et puis mourir  
 Les ailes et les lèvres ardentes du Désir,  
 Et les douces paroles, heureuses et sacrées,  
 Qu'en ces ténébreux bosquets l'Amour a murmurées.  
 Sa résonnance d'or emplir encore les cieux :  
 Il faut prêter l'oreille à son chant mystérieux.  
 Le songe qui la pénètre laisse dans l'âme une ombre,  
 Et le bonheur, qui s'en éveille dans la pénombre,  
 Hésite et pâlit. Voyez : Déjà c'est l'avenir,  
 Les cimes éternelles commencent à bleuir,

Dans les airs doux et pâles les étoiles se fondent ;  
 Un jour nouveau se lève dans la splendeur du monde.  
 Celles qui sortent, en ce voluptueux matin  
 Qu'emplit encore l'étrange écho du soir lointain,  
 Joyeuses, mais tremblantes, craintives, elles toutes,  
 Sur la pointe des pieds, silencieuses, l'écoutent  
 Immobiles, et d'un doigt sur leurs lèvres posé  
 Retenant leurs doux souffles, ainsi que leurs baisers,  
 Elles l'écoutent mourir dans les fleurs matinales,  
 Dans l'éblouissement de leurs âmes virginales,  
 Mourir, la prestigieuse et souveraine voix  
 Qui chante dans l'aurore pour la dernière fois  
 Et meurt, souriante et lasse, à leurs songes pareille,  
 Parmi des fleurs qui s'ouvrent, qui tremblent, qui s'éveillent.





PAGES RETRANCHÉES  
ET  
POÈMES POSTHUMES

MDCCCLXXXVI-MCMVII





## SOUVENIR DE BERCEUSE

**E**N ce temps-là, dans l'étroite chambre,  
Et si frileuse en son sommeil blanc,  
Lorsque venait le soir triste et lent,  
Qui pleurait aux vitres en décembre ;

Ma mignonne, ma petite sœur,  
Tu me prenais dans tes mains câlines,  
Tu me berçais dans tes boucles fines,  
Avec une ineffable douceur ;

Sur tes chères lèvres aux paroles  
De songes divins, je m'endormais ;  
Et riuse, à mon cœur tu semais  
Ta chair comme un lit de roses folles.

Les ailes, les voiles et l'eau qui fuit  
S'étaient éteintes et confondues,  
Nos formes mêmes s'étaient perdues  
Dans ce silence et dans cette nuit.

Et c'était doux jusqu'à la démence  
Toute cette ombre et ce reposoir,  
Dans cette vague fuite du soir,  
Ce calme avec ce mystère immense.

Les nuits des chères noces parées  
De caresse et de douce merci,  
Ceux qui dorment et rêvent ainsi  
Ont de fines robes azurées ;

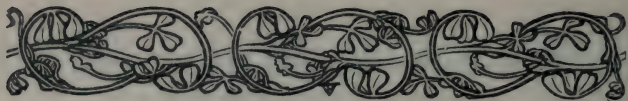
Des anges venus du fond des cieux  
Descendent alors dans l'ombre brune  
Les blanches échelles de la lune,  
Avec des gestes silencieux ;



Et d'autres remontent, tous sont roses,  
Ailés d'or et si resplendissants !  
Qu'ils les contemplent, divins passants,  
Au travers de leurs paupières closes.

LA PLÉIADE, MDCCCLXXXVI.





## LES PRIÈRES

**C'**EST un soir pâle. A ce chevet  
De mystère et de solitude,  
Qu'un long voile d'ombre revêt,  
C'est une heure d'inquiétude.

Comme dans un port nébuleux  
Où de vagues nacelles mouillent,  
Les chères filles aux yeux bleus  
Devant leurs rêves s'agenouillent ;

Elles délaçant dans leurs doigts  
 Délicieux, onglés de roses,  
 Leurs nattes splendides d'orfrois  
 Et leurs blanches ceintures closes ;

Elles joignent pieusement  
 Dans les plus adorables gestes,  
 Sur leurs poitrines sans tourment,  
 Leurs mains vierges, leurs mains célestes ;

Et laissant les mots creux et vains  
 Pour les extases infécondes,  
 Elles ouvrent leurs yeux divins  
 Au fond de leurs prières blondes.

LA PLÉIADE, MDCCCLXXXVI.





## AU BOIS DORMANT

UN peu de jour, un peu d'amour,  
Un peu de soleil, comme en rêve,  
Et son front et ces lys autour,  
C'était chose fragile et brève.

Mais c'était si doux à souffrir  
Parmi ces eaux, ces fleurs, ces palmes,  
Qu'elle n'en pouvait pas mourir ;  
Alors elle a clos ses yeux calmes.

Elle s'est endormie au fond  
De mon cœur, sur ses mains tranquilles,  
Et lys et roses même sont  
Dans des silences immobiles.

LA PLÉIADE, MDCCCLXXXVI.





## AU BOIS RÊVANT

**C'**EST dans mes songes la très belle qui repose  
Dans ses sourires et ses saintes ombres close  
Avec ses yeux pensifs et ses mains de paresse.

C'est dans mes songes la très belle qui se joue  
Et douce qui m'appelle et blonde qui me noue,  
Avec ses yeux lascifs et ses mains de caresse.

C'est dans mes songes la très belle qui m'écoute  
Et boit ma plainte triste et lente goutte à goutte  
Avec ses yeux bleus et ses mains de baisers roses.

C'est dans mes songes la très belle et la très sage,  
En mes songes ses yeux, ses mains et son visage  
De roses au soleil, de soleil dans des roses.

LA PLÉIADE, MDCCCLXXXVI.





## INVOCATION

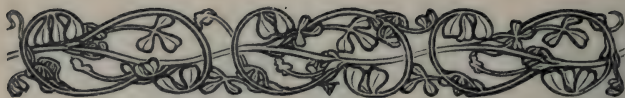
**T**U réponds à mes vœux les plus chers. O chagrine  
Et délicate enfant d'une race si fine,  
Si pure, qui survit dans le soir de tes yeux ;  
Les sveltes lévriers lèchent tes pieds soyeux,  
Caressants et dormants parmi les feuilles sombres,  
Et les verts peupliers te vêtent de leurs ombres.  
Lumineuse, parmi ces sourdes profondeurs,  
Par les légers chemins pleins de tièdes odeurs,  
Qu'ondule de soleils ta robe chatoyante,  
Tu portes en tes mains mon âme souriante,



Et perlés de matins, éblouis de frissons,  
Tu sais tresser encor de mes frêles chansons,  
Autour de ton front chaste et tes paupières closes,  
De légers rêves blancs, comme un chapeau de roses.

LA PLÉIADE, MDCCCLXXXVI.





## L'EX-VOTO

**S**UR tes doux sommeils ingénus,  
O mon endormie, en tes songes  
De beaux enfants nus sont venus,  
Avec, dans leurs yeux, des mensonges.

En tes songes se sont mirés,  
O Madone des fleurs si bonnes,  
De beaux enfants nus et parés  
De guirlandes et de couronnes.

En eux, tout bleus d'encens encor,  
Fleuris de menthes et de mousses,  
Sur les marches de laine d'or,  
Où d'invisibles ailes douces,

Tous ces enfants, d'un trait vainqueur,  
Ont déchiré tes voiles vierges,  
Et sur l'autel blanc de ton cœur  
Ils ont soufflé les pâles cierges,

Et de parfums ont alourdi  
Sous des roses tes yeux de gloire ;  
Et le soleil d'après-midi  
Joue avec tes robes de moire.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII





## LA DÉRIVE

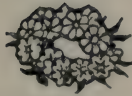
**C**ELLE qui s'est trop bien cachée,  
Et que je ne retrouve pas,  
Sans doute au fond des eaux couchée  
S'est endormie en ses yeux las.

Vais-je la retrouver ? je pleure.  
J'erre en ce bleu calme moqueur  
Et tant hélas ! qu'en tombe l'heure  
Du soir précoce sur mon cœur.

Hélas ! je vogue à l'aventure,  
De blanches perles en mes mains,  
Barque sans port, nef sans mâture,  
Qui n'a boussoles ni chemins,

Et je porte, des chères grèves  
De mon irréparable sort,  
Mes fleurs, mes ombres et mes rêves  
Et mes richesses, à la mort.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII





## LE CANTIQUÉ

**D**E vos péchés et de vos seins,  
O fleurs, où je fais mes prières,  
Je suis pâle et malade, et ceins  
Vos robes blanches de lumières.

Hosannah ! sœurs aux cœurs malsains,  
Fleurs qui montez jusqu'en mes rêves,  
Avec les âmes des doux saints  
J'ai bu vos torches et vos glaives,

Fleurs mortelles qui vers les cieux,  
Dansant en chair devant mes yeux,  
Me faites ce royal cortège

Et cette fauve assomption  
D'un cœur aux silences de neige  
En des anges de passion.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII.





## SOLITUDE

**M**ON âme est cette ensommeillée,  
Cette douce enfant de mensonges,  
Aux yeux illuminés de songes,  
Qui, dans la nuit, s'est réveillée.

Des blanches fleurs et des beaux fleuves,  
Rien en son rêve ne subsiste :  
Elle est assise, amère et triste,  
En une robe d'ombres veuves ;



Et pleure en ses yeux solitaires,  
Et dans sa misère éperdue,  
Sa grande sœur qui l'a perdue,  
Si loin encor des rives chères ;

Et regarde, avec ce visage  
D'une enfant que l'on abandonne,  
La lune, dans sa paix si bonne,  
Poursuivre seule le voyage.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII.





## SONGE

**S**UR mes seins, mes mains endormies,  
Lasses des jeux et des fuseaux,  
Mes blanches mains, mes mains amies  
Semblent dormir au fond des eaux.

Loin des peines tristes et vaines,  
En ce trône de ma beauté,  
Calmes, lentes et frêles reines,  
Mes mains songent de royauté.

Et seule dans mes tresses blondes,  
Et mes yeux clos comme jadis,  
Je suis l'enfant qui tient des mondes,  
Et la vierge qui tient des lys.

Sur mes seins, mes mains endormies,  
Lasses des jeux et des fuseaux,  
Mes blanches mains, mes mains amies  
Semblent dormir au fond des eaux.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII.





## L'AUBE ROUGE

**J**AMAIS tes seins n'ont palpité  
Au feu des mortelles étreintes,  
Et tu trônes, les tempes ceintes  
Des astres de ta pureté.

Mais comme d'angéliques saintes  
En leur calme naïveté  
Que troublent la lascivité  
Et les haleines des jacinthes,

Dans l'inquiétude et l'émoi,  
Ta chair, prise d'un vague effroi,  
Toute pâle et toute éblouie,

Vêt les chaudes exhalaisons  
Et les luxurieux poisons  
D'une fleur sombre épanouie.

PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE, MDCCCLXXXVII.





## L'ANNONCIATRICE

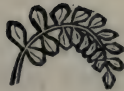
*A Albert Mockel.*

**E**<sup>N</sup> cette nuit mobile et sombre  
Sourde aux parfums silencieux,  
Au fond du songe de mes yeux  
S'est répandue une enfant d'ombre ;

Son corps paré pour le matin  
Des blancheurs de son âme entière,  
A mes lèvres fit la lumière  
De ses murmures de satin.

Or cette enfant, fleur rayonnée,  
En mes yeux où son âme dort,  
Dans l'ombre s'est illuminée  
Du réveil d'une chambre d'or.

LA WALLONIE, FÉVRIER MDCCCLXXXVIII.





## PANTHÉE

**R**EVOIR, aux aériens berceaux  
D'ombre et de fleurs que font les palmes  
Et les lianes, sur les eaux  
De ces lointains paradis calmes ;

Ruisselante dans la clarté  
Qui monte d'elle et dans la joie,  
L'Enfant de ce matin d'été,  
Dont nous avons perdu la voie ;



Avec ses vagues yeux dormants  
D'où son âme étrange nous fixe,  
Surgir, nue et de diamants,  
Dans sa chevelure de nixe ;

Et comme en un demi réveil,  
En cette absence qu'elle ignore,  
Le rose et merveilleux sommeil  
De ses lèvres nous rire encore !

Aux souffles du subtil vouloir,  
Que son âme légère appelle  
A naître de ses jeux, un soir,  
O songe qu'elle se révèle !

Aux égarés, aux ingénus,  
Qui dans la douce Enfant ancienne,  
De son exil sont revenus  
Fleurir son âme élyséenne.

En ce bocage, en ces vallons,  
En ces jardins de somnolence  
Où nous étions, où nous serons  
La Solitude et le Silence.





## IMAGE

**L**E ciel est bleu d'un calme étrange,  
Le jour est divin.

L'heure est immobile, et repose  
Sur les eaux et sur les roses ;  
C'est le matin.

Paix et silence, grâce et sourire ;  
Il ne faut pas qu'une âme pleure ;  
Près de toutes choses qui passent,  
Elle demeure.

Signe de ce matin d'été,  
Dans un songe d'éternité :

Levant ses yeux doux et joyeuse,  
Semblable aux anges les plus beaux,  
De ses vagues mains lumineuses  
Elle a tracé cette image dans l'eau.

LA WALLONIE, MDCCCXCVII.





## ENTREVISION

**P**AR la plaine verte où s'étend  
Le calme des forêts prochaines,  
En de blanches robes qui traînent,  
Des vierges très lasses et lentes  
Cheminent, à mi-voix chantant  
Des mots de songe et de mystère.  
Elles marchent dans la lumière  
Légère, d'or et fraîchissante,  
Qui tombe d'entre les nuées  
En un muet ruissellement.

Et puis, d'un pas à l'autre pas,  
 Que leurs robes atténuées  
 D'un crépuscule de lilas,  
 Posent parmi des fleurs plus pâles ;  
 Sans le savoir, d'une âme égale,  
 Toutes ainsi, célestes sœurs,  
 Elles pénètrent dans les ombres  
 Qui tombent jusques en leurs cœurs.  
 Mais la paix n'a point fui leurs âmes,  
 Ni les rires leurs lèvres sombres ;  
 Sans doute, elles chantent toujours,  
 De voix lointaine, vers le jour.  
 Si les cieux ont perdu leurs flammes,  
 Leurs yeux ne se sont pas éteints ;  
 Elles regardent devant elles :  
 Là-bas, sur les gazons lointains  
 Reposent des clartés nouvelles.  
 Elles marchent toutes tranquilles.  
 Si les ombres, comme des ailes,  
 Passent, elles sont éternelles.

L'ART JEUNE, MDCCCXCXV.





## L'INITIATION MATINALE

**R**ÉVEILLE-TOI, ma bien-aimée, voici l'aurore.  
— Déjà l'aurore ! Ah ! folle, qui rêvais encore ;  
Je vais rouvrir les yeux. Eh quoi !...  
— Ma bien-aimée, sur Toi !  
Et sur tes belles paupières closes,  
Avant la fleur du matin, je pose  
Mes lèvres.  
Déjà mes yeux ont vu l'aurore qui se lève ;  
Les tiens, encore, sont pleins d'espace  
Et de sommeil mystérieux.  
C'est pourquoi je veux baiser tes beaux yeux.

Et je veux que mon âme passe,  
Avec ce doux matin de mai,  
Dans tes yeux de paradis fermé.  
— En eux, il n'est qu'un songe qui s'efface  
Aux lèvres de mon bien-aimé.  
— Que tu es belle ainsi, toi qu'ailent de leur gloire  
Tes songes gardiens ;  
Je pleure de troubler l'ineffable mémoire  
Des choses dont tu viens.  
Mais voici, je t'ai délivrée !  
— Oh ! qu'il fait noir !  
— L'aube est déjà sur la mer azurée.  
— Où sommes-nous ? J'ai peur.  
— En un royaume de silence et de bonheur.  
— La terre est proche ?  
— Il n'est de terre où je t'amène.  
N'aie nulle crainte, petite reine,  
Et donne-moi ta bouche,  
Ta bouche d'alliance,  
Belle comme une fleur humaine.  
— La voici.  
Mais qu'il est sombre et plein d'effroi, le jour ici,  
Dans ta demeure...  
— Enfant ! Voici de l'eau fraîche et des fleurs.  
Ce sont de jeunes fleurs, précoces et craintives,  
Cueillies dans les bosquets et sur toutes les rives,

D'une senteur délicieuse qui défaille.  
Voici tes anneaux d'or, ton peigne et ton miroir,  
Et ta robe de fiançailles,  
Semblable à toi, qui rayonnes dans le soir.  
— Ce sont de pâles rayons, si faibles...  
Mais je me pare comme je puis, dans les ténèbres.  
— Ne t'ai-je pas voulue un éternel espoir ?  
— J'espère. Mais, Seigneur, de fleurs mes mains sont pleines.  
Mon âme, sans détours, te suit où tu la mènes.  
Et c'est un cœur d'enfant qui tremble près de toi.  
Je suis petite aussi, et simple ; lève-moi  
Et tu verras : comme un oiseau, je suis légère.  
— Ma bien-aimée, je t'ai levée,  
Tu es plus grande que moi,  
Et tes pieds ne touchent plus la terre !  
— Suis-je un amour de grande personne ?  
— L'amour de l'amour, un amour qui respire.  
— Je ne suis qu'une enfant, et je ne sais que rire.  
Donc parmi les voiles porte-moi,  
Là-haut, dans le jour qui rayonne !



— O pâle, pâle chose, infinie, pâle et blonde  
Et bleue, et qui tressaille, et qui s'éveille



En mille petites ondes ;  
 Et qui frissonne, toute, comme je frissonne.  
 O pleine d'aube et d'accalmie,  
 Silencieuse et solitaire grande amie,  
 Qui m'es, si doucement, dans la nuit apparue,  
 Et me souris qui te salue !

— O Mer, innombrables vagues de la mer  
 Qui rit au soleil, comme je ris !  
 Notre voile, haute et claire,  
 Avec mon âme, chante et prie,  
 Dans ton splendide jour nouveau.  
 Un mystérieux souffle se lève de la terre !  
 — Donne-moi ta bouche légère,  
 Que j'y boive le ciel et la terre et les eaux.

— Oui, de la Terre, par delà ces belles ondes,  
 De la Terre inconnue,  
 Nous viennent des parfums de roses sur les flots.  
 O jardins suspendus sur les eaux,  
 O bosquets aux retraites profondes !  
 C'est vers vous qu'est tournée notre proue ;  
 Ile heureuse où Nausicaa joue,  
 Rivages pleins de coquillages !  
 — Mets tes mains jointes dans mes mains, ma bien-aimée,  
 Et repose sur mon épaule,

O fille pleine d'auréoles,  
Ta tête fière et déjà lasse,  
Déjà lasse de l'extase  
D'un matin.  
Et doucement, tandis que sur moi tu t'inclines,  
Voici que vont chanter les sirènes divines.

STELLA, MDCCCXCV.





## NOVEMBRE

**L**ASSE, et dénouée au souffle des vents  
De sa ceinture de fleurs et de feuillages,  
La Vie ardente, au doux visage, qui riait  
Sous sa luxuriante couronne,  
La bouche mûrie et les seins ambrés,  
Offrant leurs grappes splendides d'automne,  
D'ivresses gorgées et de rayons,  
Et mordues des lascives colombes,  
A cette heure inquiète qui tombe,  
Sourde, des ténébreuses nuées,

Défaite, et sombre, repose et dort,  
 Frileuse et nue,  
 Et de grandes flammes d'or  
 Ondulent autour d'elle  
 Dans le crépuscule immense de ses ailes  
 Et s'échevèlent à ses épaules,  
 Au souffle des vents aigus où tourbillonnent  
 Des corolles et des feuilles jaunes.

Puis tout retombe ! et c'est, soudaine,  
 La solitude, où dans l'ombre apparaît  
 Un vague et dolent paysage  
 De fontaines,  
 De pins et de cyprès,  
 De brumes d'opales et violettes  
 Et de mornes cieux, où se reflètent  
 Des visages  
 D'anges soucieux.

Une voix grêle de cloche tinte  
 Aux campaniles du soir mourant ;  
 Et c'est la pluie encore, la grêle et le vent,  
 L'éternelle et monotone plainte  
 Qu'exhale le vent...

Immortalité, Vierge brillante et blonde,  
 Avec toutes les fleurs qui dorment sous la terre,

Près des sources profondes,  
 Elle repose, ainsi qu'une nuit nuptiale,  
 Aux chambres de cristal d'un palais solitaire,  
 Sous les neiges et les rafales  
 D'un pays désolé,  
 Comme passent les lentes heures ;  
 Riante et juvénile Espérance, qui demeure,  
 Au déclin des années ;  
 Fête intérieure, toute en soi résorbée ;  
 Grâce en sommeil, Beauté,  
 Avec son âme sur sa bouche rose errante,  
 Des parfums figés en fleurs de gel  
 Aux stalactites du silence,  
 Des lampes et d'immobiles figures d'été,  
 Et sous ses mains des sons de lyres expirantes

En ce royaume, longtemps ainsi,  
 Tu seras l'âme obscure, en attente d'aurore,  
 Que les bouches des vents sonores,  
 Ni les torches, ni les tocsins,  
 Ne réveilleront pas de sa mort passagère,  
 Avant l'heure du destin ;  
 L'heure d'Avril, subtile, aux fleurs légères,  
 Où les trompettes claires du soleil  
 Sonneront dans le matin,  
 Le joyeux réveil et la vie.

La nuit, du sombre azur de tes yeux s'est emplie.  
 Pour toi, du fond des ondes et des brumes  
 S'élèvent et s'allument,  
 Tristes, funèbres et néfastes,  
 Les pluvieuses Hyades  
 Et les Pléiades d'or,  
 Fleurons épanouis, en les jardins célestes,  
 De ta couronne de ténèbres,  
 Terre qui dors.

L'ALMANACH DES POÈTES, MDCCCXCVI. NOVEMBRE.





## BALLADE

O MÈRE ! qu'est-ce donc ce grand bruit dans la nuit ?  
O Mère ! qu'est-ce donc qui souffle et hurle ainsi ?  
— Il neige. C'est la bise qui souffle en tempête  
Dans la neige, et ce sont de pauvres bêtes  
Qui ne peuvent dormir, de faim et de froid,  
Qui soufflent, qui s'agitent, qui courent dans le bois  
Par sauts et par bonds ; qui vont,  
Comme les mendiants, clopin, clopant,  
Où va le froid, où va le vent,  
Où va la neige, où va le sang,

Au fond du bois, vers une humble auge  
 Où brûle un peu de feu d'étoile sur la paille ;  
 Là-bas, vers le triste et pauvre berceau,  
 Où vient de naître un petit agneau  
 Que lèche sa mère de sa langue rose ;  
 Et toutes ont de pauvres robes,  
 Beiges, grises, noires, brunes,  
 Couleur de soir, couleur de brume,  
 Couleur de terre et de misère,  
 Et toutes souffrent dans le vent qui souffle,  
 Et hurlent et beuglent, et jappent et miaulent,  
 Et le vent hurle et beugle,  
 Et souffle dans ses trompes rauques, et dans ses cors de corne,  
 Et siffle dans ses flûtes aiguës, et claque des dents.  
 Et les sapins aussi font un long bruit strident.  
 Des brebis bêlent, des faons râlent,  
 Un cerf brame épouvantablement ;  
 Des biches passent, une flèche dans le flanc,  
 Et des lièvres dont le sang met des taches dans la neige.  
 Il est aussi de pauvres oiseaux,  
 Des cailles, des grives, des perdreaux,  
 Des colombes, qui volent avec des ailes cassées,  
 Des cous tordus et des pattes fauchées,  
 Ou tombent — le bec ouvert — plein de sang.  
 Et des plumes rouges volent dans la neige et dans le vent.  
 C'est le massacre des innocents,



C'est la détresse humble et cachée  
Des faibles, des timides, et des doux...  
Pourtant, il y a les corbeaux et les loups.  
— Et que disent-elles ?

— Elles disent : Faim ! Faim !

Encore, et toujours, et sans cesse et sans fin :  
Faim ! Et les petits disent : Faim ! Et les vieux disent : Faim !  
Notre Père ! Notre Père ! Faim ! Faim ! Faim !  
Notre Père ! Notre pain !

Et d'autres, à la fois, clament faim et froid,  
Criailent : Faim ! Croassent : Froid !

— Et les poissons que disent-ils ?

— Les poissons sont au fond de l'étang.

Ils regardent sous la glace avec de grands yeux navrants.

Ils demandent, dans leurs prières,

De l'eau, de l'air, tristement à voix basse ;

Car l'eau gèle jusqu'à terre,

Car ils étouffent, et vont mourir.

Ils prient dans les profondeurs,

Et leurs voix mornes et crépusculaires

S'élèvent des grands étangs solitaires...

Mais personne ne les entend.

— Et que font les hiboux ?

— Ils volent sur la ville, dans les ténèbres,

Comme des cloches funèbres ;

Ils crient : Unissez-vous ! Unissez-vous !

D'un ton très plaintif et très doux.  
 Et c'est la lamentation suprême.  
 Car les loups et les corbeaux  
 Ont mangé le petit agneau,  
 Et sa mère lèche son sang  
 En pleurant et en bêlant ;  
 Et quand on l'entend, le cœur se fend !  
 Car la misère est sur la terre ;  
 Et l'universel hurlement  
 Gronde et monte vers le ciel sombre,  
 Vers le ciel implacablement !  
 — O mère ! Écoute !... Il semble aussi  
 Qu'une voix très lointaine chante...  
 Ou est-ce ta voix qui chante ainsi ?  
 Il fait si noir ; j'ai peur. Est-ce qu'il neige encore ?  
 La lampe s'est éteinte et le feu s'est éteint.  
 La nuit touche mes yeux. Je m'endors et je pleure...  
 O Mère ! Donne la bénédiction du soir  
 A mon cœur qui a pitié,  
 Et chante-moi, en me berçant,  
 Cette chanson plaintive et touchante  
 Qu'ils chantent, là-bas, sans fin, sans fin...  
 Mère, embrasse-moi, comme je t'embrasse,  
 Pour tous ceux qui ont faim et froid  
 Dans le vent, dans la neige et dans la glace.  
 Et dis-moi, ne vais-je pas rêver, tantôt,

Que je suis le petit agneau  
Et que le loup me mange ?  
— Dors, enfant ! Ce n'est qu'un songe...  
Dors, l'aube est proche. Dans le matin  
Vont sonner les cloches d'or. Repose,  
Il passe un souffle d'avril lointain.  
La neige se fond. Voici les roses...  
— O Mère ! Alors, comme un bon ange,  
Prends-moi dans tes bras,  
Pendant que le loup me mange.  
Reste près de moi.  
Embrasse-moi...

L'ALMANACH DES POÈTES, MDCCCXCVIII. DÉCEMBRE.





## DÉDICACE

*A Albert Mockel.*

QUOIQU'ON s'enlace  
Et qu'on chevauche côte à côte,  
Un de nous deux, tour à tour,  
Dépasse un peu l'autre.  
Pardonne-moi, mon frère...  
Un de nous deux toujours  
Doit se pencher un peu en arrière,  
Et regarder par-dessus son épaule,  
Quoique enlacés.  
Pardonne-moi, mon frère,  
Si ton cœur m'a trop devancé.

INÉDIT, MDCCCXCVIII.



## OFFRANDE

*A la mémoire de Gabriel Vorstermans.*

**A** TON Ombre ces fleurs, ces fleurs pures et claires ;  
Car les fleurs sont Lumière.

A ton Cœur qui sommeille, à tes yeux qui sont clos ;  
Car les fleurs sont Repos.

A ta Voix qui n'est plus qu'un peu du souffle immense ;  
Car les fleurs sont Silence.

VIE NOUVELLE, MCM.





## MARTHE

**T**ANDIS qu'en notre humble présence  
Les immortels viennent s'asseoir,  
C'est elle qui, douce, en silence,  
Met la nappe blanche du soir.

D'un chant de tremblante allégresse,  
J'accueille ses hôtes divins ;  
Elle, la paix et la sagesse,  
Apporte les fruits et le vin.

Quand vient l'heure obscure qui couvre  
Nos songes d'un voile jaloux,  
Elle, de ses mains claires, ouvre  
La lumière au milieu de nous.

Mais une autre lumière encore  
Naît du beau geste de ses bras,  
Un rayonnement qu'elle ignore,  
Des ailes qu'elle ne voit pas.

VIE NOUVELLE, MCM.





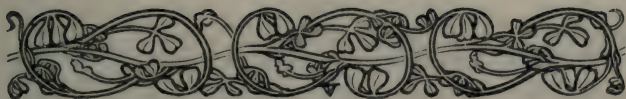
## IMAGE

**B**ELLE faucheuse, la nuit passe  
Dans les champs du ciel, lentement.  
Elle va, distraite et songeuse.  
La lune est sa faucille d'argent,  
Sa moisson blonde sont les étoiles.  
Mais la faucheuse marche dans l'ombre ;  
Seule, là-haut, sa claire faucille  
Se voit qui court, éclate et brille,  
    Dans les champs,  
Et de longs épis d'or tombent  
Sur la terre, de temps en temps.

VIE NOUVELLE, MCM.







## LES COLOMBES

**M**ON âme et mes yeux las inclinés vers la terre,  
Dans ce jardin heureux où fut le long soleil,  
Ce soir, pour y cueillir quelque fleur éphémère,  
J'étais entré. Une ombre en cet obscur sommeil.

Quand réveillé soudain au frôlement des branches,  
Splendide, en un sonore et frémissant essor,  
De cette terre un grand vol de colombes blanches  
Monta. Dans le ciel pâle il est visible encor...

Et voyez ! Mes chagrins du soir sont oubliés,  
Mon âme à tout sourit, de mes mains les fleurs tombent ;  
Rouverts à l'immortelle attente, extasiés,  
Mes yeux au fond du ciel vous suivent, ô colombes.

ROME, JUIN MCML. IDÉE LIBRE, MCML.





## BERCEUSE DIVINE

*A Gustave Kahn.*

**D**ORS, petit dieu,  
Nu comme une rose ;  
Dors et repose  
Dans la paille d'or.

Mille rayons jouent  
Sur ta bouche et tes joues ;  
Mille rayons font  
Un nimbe à ton front.

Le monde est heureux quand les dieux sommeillent.

Dors, mon enfant :

L'âne aux yeux doux, aux longues oreilles,

Le bœuf patient,

Les anges aux blanches ailes te veillent :

Dors éternellement.

Dors, l'enfant-dieu. Près de l'étable,

Voici qu'en attendant les rois

Et leur étoile, — sur les toits

Passes le bon marchand de sable.

Do, l'enfant, do.

Pour qu'en ton rêve tu t'amuses,

Nous te jouerons de la cornemuse,

Et du pipeau.

Et sur la viole de gambe

L'air de : « Maman, les petits bateaux

Qui vont sur l'eau

Ont-ils des jambes ? »

Do, l'enfant, do.

Si tu te réveilles trop tôt

Le bœuf mangera dans ta crèche

La paille sèche,

Et l'âne dans... tes petits sabots.

Do, l'enfant, do.

Mais si tu es coi,  
Et restes en cire,  
O petit Sire,  
O petit Roi,

Nous dirons à Noël qui passe :  
Apporte-lui de blancs agneaux  
Et des bergers à la besace,  
Avec houlettes et longs manteaux ;

Et le beau sapin plein de neige,  
D'étoiles, d'oranges et d'ailes d'anges,  
Et de chandelles,  
Et de joujoux,  
Avec le grand polichinelle  
Qui pend dessous.

Et gloire à toi, Dieu, et paix aux hommes !

Fais un bon somme,  
Ne t'éveille pas ;

Car ton royaume n'est pas d'ici-bas.

Nous sommes si sages !

Et nos livres n'ont plus d'images.

Le monde est si triste, le monde est si vieux !

Dors, petit Dieu.



## SUR UNE IMAGE DE KEEPSAKE

**S**ILENCIEUSE, elle pénètre  
Au clos de ce calme jardin.  
Un beau jour d'été vient de naître  
Dans le sourire du matin.

A la voir ainsi toute blanche  
Et pure, on la dirait un lys  
Qui sur des roses sœurs se penche  
Entre ses frères les iris.

Ses douces mains s'approchent d'elles :  
Des mains qui ne meurtrissent pas.  
Ce n'est qu'un effleurement d'ailes.  
Nos rêves sont si délicats !

Comme un rayon sur une rose  
Son regard divin s'est posé,  
Et sa bouche heureuse repose  
Immobile dans un baiser.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## CHANSON

**E**NCORE un jour qui s'achève.  
Bonne nuit, ma Douleur ! Salut, mon Rêve !  
Et toi, mon Espoir, et toi, mon Chagrin,  
Adieu jusqu'à demain !

Voici l'heure où, dans la lande,  
Aux pays du bleu sommeil,  
Viviane, Morgane, Urgande,  
Toutes les filles d'Ariel



Vont danser, et sur tes lèvres,  
Sur tes yeux et sur ton front,  
Faire, en un merveilleux rêve,  
Choir les roses qu'elles sont.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## L'HOTE

— **S**ois le bienvenu, mon Bonheur !  
Je te chantais en t'attendant :  
Tu es venu dans ma prière  
Comme un divin exaucement.

Comment as-tu trouvé ma demeure ?

— J'ai vu de loin la tremblante lumière,  
J'ai entendu la timide chanson...

— Sois salué ; sur ton beau front,  
Je mettrai des roses légères.

Mais qu'est-ce donc, ô bel Enfant,  
Que tu retiens en tes mains closes ?

— Des perles, des chansons, des songes bleus, des roses...

— Resteras-tu longtemps ?

— Quelques heures...

Eh quoi ! Tu ne m'as pas perdu,  
Et déjà tu pleures !

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## SYMPATHIES ERRANTES

**D**'ON ne sait quel azur parties,  
Avec des haleines de mai,  
De fraternelles sympathies  
Voyagent dans l'air parfumé.

Les rêveurs et les jeunes femmes  
Sentent parfois, en ces beaux jours,  
Aux marches blanches de leurs âmes  
Monter d'invisibles amours.

D'on ne sait quel regard venues,  
Entre des rires et des pleurs,  
Ce sont des lèvres inconnues  
S'ouvrant à leurs lèvres en fleurs.

Et le charme en est si vivace,  
Si doux, que leurs fronts rajeunis  
De cette caresse qui passe  
Gardent des rêves infinis.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## RENAISSANCES

**L**A terre garde encor la trace  
De son dernier printemps flétri,  
Qu'au souffle de l'avril qui passe,  
Toutes choses ont refleurì.

Mon âme garde encor la plaie  
De ses derniers songes défunts,  
Qu'au souffle d'avril qui l'égaie,  
La bercent de nouveaux parfums.

O mon âme, jardin morose  
Où pleurent d'éternels soucis,  
Qui nous rendra l'éclat des roses  
Et l'azur des cieux adoucis ?

Et quelles bouches enfantines,  
Quelles candeurs aux chastes doigts,  
Feron trefleurir, dans tes ruines,  
Le doux sourire d'autrefois ?

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## HYPOGÉE

**C**E n'est pas le monde des vivants,  
Mais un royaume obscur et décevant :  
Sous le ciel, et sous la terre,  
Silencieuses, attentives,  
Des ombres sont là qui vivent,  
Qui rêvent et veillent ;  
D'autres qui sommeillent  
Et qui ne rêvent plus.

Elles ont de longs yeux d'émail  
Langoureux, chargés d'ombre,



Des lèvres vives de corail ;  
Des robes de gaze où transparaissent  
Leurs frêles corps penchés ;  
Des fleurs blanches dans leurs cheveux sombres ;  
Et toutes sont comme des Psychés.

Leurs attitudes se répètent :  
Celle-ci tend les bras, celle-là qui la suit  
Détourne un peu la tête.  
Une plie ses blanches mains ;  
Une autre est ravie  
De respirer dans l'éternité  
La simple fleur qu'elle a cueillie.

Ce sont des reines !  
La terre se souvient de leurs ombres hautaines,  
Et la voix des fontaines  
Chante encor leur beauté  
Sous les profonds feuillages de l'été.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## ÉPIGRAMME

**I**L n'est, dans ma pensée,  
Qu'une image de ta beauté :  
Une image pâle, tracée  
Dans l'ombre, une clarté  
Qui demeure vague et lointaine  
Et que mon âme appelle en vain.

Moi, je ne puis atteindre  
La beauté que par mes rêves.

Mais toi, tu l'atteins par tes mains ;  
Tu l'atteins par tes lèvres,  
Par tes yeux et par tes seins ;  
Tu l'atteins par tout ton être.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## ÉPIGRAMME

**V**OUS êtes le sourire, vous êtes le parfum  
D'une fleur respirée  
Autrefois, en un soir défunt :  
Mon âme encore en est enivrée.

Elle était d'un lointain rivage ;  
Vous étiez d'un monde meilleur,  
Et vous tourniez vos deux visages  
Vers le soleil et le bonheur.

LA ROULOTTE, XVIII DÉCEMBRE MCMIV.





## SOIR DE COMBAT

*A Mademoiselle X...*

**A** L'ORÉE de ces bois,  
Près de ces eaux fuyantes,  
Je l'aperçus, ce soir, pour la première fois.

C'était Elle, et non plus un rêve, mais vivante,  
Comme je vivais, moi,  
Dans ces souffles de fleurs, qu'elle aussi respirait.

Et je lui dis : ma Dame,  
— Un cor de fête au fond des bois chantait, —

Je viens parmi les sons du soir, et dans les flammes  
De pourpre et d'or des étendards  
De ma victoire...

Est-ce donc vrai qu'il est trop tard  
Pour la rencontre de nos âmes ?

Si déjà le soir tombe  
C'est que la lutte, hélas, fut dure et longue  
Pour ta conquête !

Mais voici que les bruits de fête se sont tus,  
Et qu'humblement, à genoux, je t'adore  
Beauté pour qui, sans te connaître encore,  
Ton chevalier a combattu.

LE ROSEAU VERT JUIN MCMIV





## SONNET

**E**N cette nuit sacrée, ardente et solennelle,  
Chercheur aventureux des songes les plus hauts,  
J'ai touché les confins de la terre immortelle  
Où s'en vont nos chansons comme de blancs oiseaux.

Comment jusques à toi porter cette étincelle  
Que j'ai ravie au feu des célestes joyaux ?  
Ma bouche en est ardente et mon âme en chancelle  
Comme un rayon brisé sur la cime des flots.

Je reviens dans tes bras et je ne sais que dire ;  
Sur mes lèvres en feu toute parole expire ;  
Je te regarde et vois ton beau front glorieux ;

Tu ne dis rien, mais en la nuit proche où résonne  
Le chant du jour futur, tout ton être frissonne  
Et je vois mon bonheur se lever dans tes yeux.

LE MASQUE. BRUXELLES, MAI MCMX.







## SONNET

*A B. S.*

**O** BÉATRICE, n'est-ce en un monde enchanté,  
Au fond de ce manoir dont le donjon domine  
Les pampres de Toscane et la fleur florentine,  
Que nous vécûmes là, ce merveilleux été ?

Rappelle-toi : La plaine autour de la colline,  
Le beau ciel radieux, l'air de sérénité,  
Toute la terre en fête offrant à ta beauté  
Sa couronne de gloire et de grâce divine.

Ceux qui se sont aimés en ces jardins troublants  
Où des esprits, le soir, se mêlent aux vivants,  
Jusque dans la mort même y retournent, fidèles.

Et c'est pourquoi mon âme, en songe, chaque jour  
S'en revient errer sous ces roses éternelles  
Et t'y redire encor son grand et triste amour.

LE MASQUE. BRUXELLES, AOUT MCMX.



# APPENDICE





DEUX LETTRES  
DE  
CHARLES VAN LERBERGHE

A M. A. M.

---

I

Dimanche, 28 novembre 1897.

Mon cher Poète,

**J**E viens d'écrire une lettre à l'ami, à présent je vais m'adresser exclusivement au poète. J'ai besoin de vous demander quelques conseils.

La pièce que vous me renvoyez était condamnée déjà. Elle est mauvaise et tous ceux qui ont lu mon manuscrit ont été unanimes à la mettre au dernier rang. C'est trop du vieux Parnasse et puis elle ne dit rien qui ne soit mieux dit ailleurs. Le sacrifice est donc

léger. Il ne manquera pas de pièces non plus, hélas, pour jouer dans mon volume le rôle des feuilles dans le pommier. Je viens de le remettre à Lacomblez. Il contient près de 1.500 vers ! Sur les 2.500 remis à M. Maeterlinck, il n'en a donc été élagué que 1.000. De l'avis de Maeterlinck, il n'y a que 500 vers environ, bien et tout à fait *sui generis*. Pourtant une pareille plaquette devant paraître insuffisante, il m'engageait à en repêcher environ 500 autres qu'il me signalait. Je l'ai fait. Enfin Richelle, Rassenfosse, Séverin ont demandé grâce pour d'autres, les pièces de sentiment en général que ce froid visionnaire de Maeterlinck aimait peu. Vous êtes venu trop tard pour sauver l'*Initiation matinale* (Mets tes mains jointes dans mes mains, ma bien-aimée...), *Exaucement*, *L'Hypogée*, car le courage de corriger ces pièces commençait à me manquer et le temps de publier était venu. Cependant j'ai gardé, grâce à vous, la pièce de la fleur qui tombe dans l'eau, après l'avoir corrigée selon vos conseils<sup>1</sup>. Toute la première partie est maintenant résumée en quelques vers et c'est mieux.

Lacomblez me fera une belle édition, tout entière sur une sorte de Hollande. J'ai mis comme condition, en

1. Il s'agit de : *Rayonnements*. La pièce intitulée : *Exaucement* fut jointe aux *Entrevues*. On la trouvera ici, à la page 113. Cette note et toutes celles qui suivent sont du destinataire de ces lettres.

effet, que mon livre fût bien extérieurement différent de ceux de la collection grise des J. Belg. Lacomblez m'accorde de très bonne grâce tout ce que je lui demande sous ce rapport ; il est vrai que je demande fort peu.

La grave question, sur laquelle je viens encore vous consulter est celle du titre. J'ai remis le manuscrit avec ce titre-ci :

## POÈMES

DE

CHARLES VAN LERBERGHE

C'est bête et extraordinairement prétentieux. Cela a un air d'œuvres complètes passées et même à venir. On n'imagine pas un deuxième volume après ça. C'est fini, c'est tout. Mais je n'ai rien trouvé de mieux. Dites-moi donc une dernière fois, mon cher A... (je ne vous demande qu'un mot sur une carte, car il y a urgence), si ce titre là ne vous déplaît pas plus encore que ENTREVISIONS.

J'adorais ce titre : *Entrevisions*, qui est le seul, à mon avis, tout à fait adéquat à mon œuvre. Il est vrai que c'est un néologisme, mais pas bien grave..., puisque entrevoir existe, et le substantif passif entrevue.

Des mots bêtes comme entre-deux, entre-colonnements, entre-sabords, etc., ont été admis dans la langue sur simple présentation d'architectes et d'ingénieurs, et on ne permettrait pas à un poète de créer un petit mot

nouveau ! Il choque, me disiez-vous, l'auteur des *Villes tentaculaires* et des *Apparus dans mes Chemins*, il vous choque aussi... Maeterlinck aussi est effrayé — mais d'autres (moindres autorités il est vrai) réclament le maintien de mon titre de prédilection. Déjà quelqu'un (je ne sais plus qui, ni où précisément... dans le *Réveil* je crois) a adopté le mot dans une prose, ne se doutant probablement pas que c'était un néologisme. Quoi qu'il en soit, ce titre est le plus grand sacrifice que j'aurai fait à mes critiques. Mais ce ne serait encore qu'un demi-mal si j'avais trouvé un remplaçant.

Dites-moi aussi, pourrais-je, sans escroquerie et sans plagiat, prendre le même titre que celui de Donnay ? SÉRÉNITÉ. (C'est le titre, paraît-il, d'un livre de vers que je ne connais pas<sup>1</sup>.)

Pourrais-je mettre *Au Pays de (la) Sérénité* ? alors que Goffin a intitulé un de ses contes : *Au Royaume de la Sérénité du matin*.

Je ne veux pas du banal : *Poèmes* sous le nom de l'auteur. Restent :

*Apparences*, *Mirages* (qui me déplaît fort), *Trame* (qui est assez étrange), *Visions* (mon titre amputé qui me fait horreur pour cela seul), *Les Ailes de Psyché*, qui rappelle trop *Le Bosquet de Psyché*, de Régnier,

1. M. Léon Donnay a intitulé : *Sérénités* (au pluriel) un recueil de notes ironiques en prose.



n'est-ce pas ? et qui semble à mes amis trop voulu, trop joli, même quelque peu fat<sup>1</sup>. Aimez-vous sérieusement ce titre ? Croyez-vous qu'il n'ait pas encore été pris ? Il est joli, certes, et je l'aime bien. Pourtant il ne dit rien de ce que disait ce mot essentiel d'*Entrevisions*, de ce que dirait, si j'écrivais en allemand le mot *Durchscheinige*<sup>2</sup>, ou *Glimpses* en anglais. *Heures sereines* encore... mais titre bien Séverin, bien moral et sentimental pour un livre qui l'est si peu — qui porte comme épigraphe *Sehe mit fühlendem Aug, fühle mit sehender Hand* de Goethe — où les pièces caractéristiques sont incontestablement, comme *Les Messagères*, *L'Inscription sur le sable*, *Barque d'or*, *La Morte*, etc., des fantasmagories, des images pour amuser les filles des fées et des ondines, — fée Lazuli, par exemple. Il est vraiment désolant que dans mon imagination, fertile quand il s'agit des autres (c'est moi qui ai créé ce titre pour Cléo de Mérode : *Motacilla regia...*), je ne trouve rien pour moi-même.

Autre question de nature délicate. Il n'y a dans mon volume aucune dédicace. Toutes les pièces (à

1. Au destinataire de cette lettre, Charles van Lerberghe avait demandé de lui envoyer quelques titres. *Apparences* et *Mirages* furent de ceux-là. Le poète choisit, deux ans avant sa mort : *Les Ailes de Psyché* comme titre du livre de vers qu'il projetait d'écrire.

2. Ce mot serait sans doute aussi un néologisme en allemand. Peut-être y a-t-il un *lapsus calami* et faut-il lire : *Durchscheinende*.

l'exception d'une seule) autrefois dédiées à des amis dans des revues ont été éliminées comme insuffisantes. Il en restait donc une (*La Sphère*) dédiée dans le *Réveil* à Elskamp. J'ai supprimé la dédicace dans le livre. C'est peut-être un peu fort..., reprendre ce qu'on a donné. Mais, franchement, il est absurde de ne dédier dans un volume qu'un seul poème. Pourquoi cette exception en faveur d'un seul poète ? [.....] Quant à mettre de nombreuses dédicaces, je n'y veux pas songer. Où cela s'arrêterait-il ? Et puis ce système me répugne. Un livre ne doit pas être une distribution de prix d'estime ou de diplômes d'amitié. Une pièce de vers, à mon avis, pas plus qu'un tableau, ne doit porter sur son titre le nom d'une personnalité étrangère. C'est antiesthétique. Donc suppression absolue de toutes les dédicaces.

Vous contesterez peut-être ces façons de faire un peu danubiennes..., assurément gantoises... Il est possible que j'aie tort, mais ce genre est dans mon caractère. Comme je voudrais aussi, par exemple, la suppression des envois, ou dédicaces manuscrites !

C'est une odieuse habitude, toujours à mon avis. Et j'aime les Anglais et leur manière *very select* de glisser dans le volume une petite carte avec les mêmes mots imprimés pour tous :

*With the best compliments of...*

Mais revenons à la question. La grave difficulté qui se présente est celle-ci. Si je supprime toutes dédicaces dans le livre, je voudrais pourtant en garder une dédiant le livre entier. Ceci je l'admets. C'est un grand et digne hommage qu'il y a de la joie à faire à celui qui le mérite. J'ai dédié ma seule petite œuvre à Maeterlinck alors qu'il était inconnu encore, et aujourd'hui je suis tout fier et tout heureux de ça. Nous ne pouvions, nous Flamands, admettre le système de dédicace de Baudelaire, nous étions plus voisins du pôle nord que lui. Pourtant ce nom que nous inscrivions, lui au-dessus des *Aveugles*, moi au-dessus des *Flaieurs*, signifiait que nous nous aimions bien et que nous avions confiance l'un dans l'autre. Cet usage est beau.

Or, maintenant, quelqu'un mérite assurément, pour une foule de raisons qu'il serait oiseux et trop long de vous expliquer, que je lui dédie mon deuxième volume. (Si vous êtes fin vous devinerez à peu près de qui il s'agit.) Question : puis-je le faire sans commettre envers Elskamp une double indécatesse ? Sinon, mon volume paraîtra vierge de tout autre nom que le mien.

Quelqu'un m'a répondu malicieusement : oui, si c'est une femme. Non, si c'est un homme. Je vous prie de ne pas faire cette distinction que je ne saurais admettre. *Il me faut un oui ou un non catégorique.*

Voilà, mon cher A....., les deux points sur lesquels je viens vous consulter :

1° Le titre ; 2° la dédicace.

Et, je le répète, comme il y a urgence, je ne vous demande que deux mots : 1° « Poèmes de Ch. V. L... », bien — ou « Entrevisions », mieux — ou « Sérénité », bien ; 2° Dédicace unique, possible ou impossible.

Merci deux fois d'avance.

.....

Peu de nouvelles ici. *Les Maîtres Chanteurs* qui m'enthousiasment. Les Belges qui s'en vont à Paris. Ceux qui s'en vont ont raison. Je vais m'en aller moi-même. Seulement, ce que je n'aime pas, c'est qu'on s'en aille parce que la Belgique n'est plus possible aux poètes. Qu'est-ce à dire ? Je ne m'en suis jamais aperçu. Pour faire une belle œuvre, ne suffit-il plus d'aimer, de souffrir, d'avoir à sa portée quelques beaux paysages comme notre forêt, des livres, et surtout d'avoir foi en soi-même et de travailler dans le silence ? Je ne comprends pas bien ces raisons bizarres. Je comprends encore moins qu'on aille à Paris avec l'idée d'y arriver. Quand je m'embarque à la gare du Midi et descends là-bas, à la gare du Nord, je considère que je suis arrivé à Paris. Mon ambition, en toute sincérité, ne va pas au delà. Pour le moment, je songe plutôt à arriver ainsi, et le plus économiquement possible, à Londres

et plus tard à Rome. Ce n'est pas du dédain, bien entendu. Comme tout artiste, je serais enivré de joie si quelqu'un de ces maîtres que j'aime : de Heredia, Sully-Prudhomme, Mendès, Dierx, Mallarmé... ou quelqu'un de ces confrères à qui j'enverrai tout aussi respectueusement mon volume daignait le distinguer. Mais pour cela, pas n'est besoin d'être à Paris. Et si, à cause de mon absence, personne n'y prend garde et n'en parle, je serai très content encore. Je chéris le silence et l'ombre autant que la lumière, moi.

Ce dont je suis le plus avide, c'est de connaître une bonne fois pour toutes ce qu'il y a de défectueux dans mon art. Je sens cela sans pouvoir bien me le définir. C'est là pour nous, artistes, la question importante : se connaître, c'est-à-dire connaître ses défauts. Je suis un garçon docile, toujours prêt à se corriger. On a rendu ces jours-ci un grand service à K..., à R..., en leur signalant bien clairement dans le *Mercure* ou la *Revue naturaliste* le côté périssable, précaire de leur art. S'ils sont hommes intelligents et artistes consciencieux, il faut qu'ils se corrigent. Sous ce rapport je ne compte vraiment que sur Giraud. Sa critique de Rodenbach était d'une justesse absolue, ses remarques sur Elskamp aussi, même sur Verhaeren. J'aurai mon paquet, et je baisera la main qui me frappe. A Paris, il faut déjà être quelqu'un, comme K..., ou R..., pour avoir les honneurs de la vérité.

C'est que je voudrais bien faire un deuxième volume de vers, après avoir étudié de plus près la voie où les critiques m'engageront. C'est là la meilleure besogne qu'un critique puisse faire. Comme l'homme des excentriques et du block-house, lancer l'artiste dans la vraie voie où il doit courir.

A présent, je vais écrire mon conte sur le petit pâtre. Vous en ai-je dit le sujet ? C'est une historiette fantastique et philosophique dont Villiers eût fait un chef-d'œuvre et dont je ne ferai peut-être rien du tout. En tout cas, j'aurai bientôt ainsi, avec *La Grâce du Sommeil* (revue et corrigée), *Les Conquérants*, *La Veillée de Noël* et un ou deux contes encore, de quoi faire un petit volume. Je reprendrai ensuite les vers — et en même temps commencerai les travaux préparatoires à ma comédie en trois actes : *Le Concile du Roi Pétaud*, (titre provisoire)<sup>1</sup>. Voilà mes projets. Je ne vous ai parlé que de moi. Lorsque vous m'écrirez la prochaine fois, n'oubliez pas de faire de même. Parlez-moi longuement de vos œuvres, de vos projets. Je suis avide d'avoir de vos nouvelles, car à Bruxelles, comme dans cette lettre, il n'a été abominablement question que de moi.

A vous de tout mon cœur,

CHARLES.

1. C'est ici la première indication du projet de *Pan*.

## II

Lundi, 13 décembre 1897.

Mon cher A.....,

Je me hâte de vous écrire pour vous éviter la peine de m'envoyer un nouvel avis au sujet de mes titres. C'est devenu inutile ; mon petit referendum est clos. Et j'ai vraiment abusé... Donc, ne sachant plus à quel titre me vouer, j'ai pris le parti de le laisser choisir par mes amis dans la petite liste que je vous ai soumise et je me suis engagé formellement à me ranger à l'avis de la majorité ! C'est absurde, mais que voulez-vous ? Quand on a le caractère aussi chancelant... Je vous ai consulté, vous et Maeterlinck, Séverin, le petit groupe de mes amis et quelques comparses figurant le public, les passants... Voici le résultat :

<i>Jeux et songes.</i> . . . . .	2
<i>Sous voile.</i> . . . . .	2
<i>Les Ailes de Psyché.</i> . . . . .	3
<i>Entrevisions</i> . . . . .	8
<i>Apparences.</i> . . . . .	5
<i>Mirages.</i> . . . . .	2
<i>Poèmes de C. V. L.</i> . . . . .	0

En conséquence, j'ai envoyé sur-le-champ le titre définitif des « Entrevisions » à l'imprimeur. La division est :

- A. — *Jeux et songes*
- B. — *Le Jardin clos*
- C. — *Sous le portique*

Mon cher A....., ne m'en veuillez pas trop. Je regrette certes, d'avoir pris une enseigne qui vous déplait, à vous et à d'autres, dont je considère aussi les avis. Mais vous vous y habituerez peut-être. Ç'a été le cas de Maeterlinck qui m'a écrit :

« Ce titre d' « Entrevisions », un peu décadent, un peu symbolique me choquait d'abord. J'avoue qu'aujourd'hui, est-ce réflexion ou accoutumance, je m'y suis fait et je trouve qu'il faut l'adopter définitivement. Il a été nourri et élevé avec le poème qu'il désigne et c'est vraiment le mot qui en concentre le mieux l'âme et l'esprit. Tous les autres titres proposés me semblent inférieurs. »

Je me suis donné aussi une voix au chapitre en faveur de mes « Entrevisions » qui ont encore rallié le petit groupe de mes amis intimes Rassenfosse, Vorstermans, Lacomblez, etc.

Et maintenant que voilà mon drapeau sauvé, je l'arborerai fièrement. Il est un peu sauvage comme moi et



je l'aime ainsi. Il est singulier, il attire et retient, s'il appelle les discussions, tant mieux.

Et je me dis, pour me consoler, qu'il est impossible, en ces choses, de pressentir le goût des autres.

Est-ce que Mallarmé se doute de l'effet déplaisant que font sur moi ses *Divagations* ? de Régnier, le beau poète que j'admire, intitule son dernier livre *La Canne de Jaspe*. Je ne trouverais pas, moi, *Le Parapluie de Saphir* beaucoup plus grotesque. Et les *Squelettes fleuris*, de Tristan Klingsor, et tant d'autres ! C'est une chose étrange que l'aventure de ces titres et vous avez raison de dire que l'auteur s'y révèle tout entier. D'ordinaire (et c'est mon cas), le titre indique à la fois la qualité et le défaut dominant du poète. Le bon et le mauvais esprit y collaborent. C'est l'ange qui trouve *Angéliques* et *Salutations*, et c'est le diable qui les marie, ridiculement.

Rien de plus beau que des mots comme villages, campagnes, illusoires, apparus, symboles, apostolat, etc. Généralement il en est résulté des unions baroques, de goût douteux. Il faut bien se résigner à cette petite misère qui est si bien de notre temps et de notre école.

Vous recevrez mon volume vers le nouvel an, je pense. L'édition sera assez jolie, tout entière sur papier français du Marais, l'admirable papier grainé du « Mai » de Toisoul. La couverture chamois ou paille ; le titre

en or — ou en vert — très probablement en or, car j'ai toujours été en extase devant *Scènes de Bal*, Παλατι et surtout *L'Après-midi d'un Faune*.

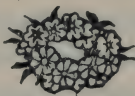
Tout cela manque bien un peu de modestie, mais quelle idée aussi de vous imaginer que je suis une violette absolue ! Le titre or, surtout sur fond pâle, éclate moins que le noir ; je le trouve même discret ; on « l'entrevoit » plus qu'on ne le voit.

Et voilà toute une lettre où je ne vous ai parlé que de mon titre ! Heureusement que maintenant nous en avons fini. Merci encore de votre gentille complaisance. Et à ce propos, mais non ! vous n'avez pas été indiscret, vous vous y êtes pris de très délicate façon...<sup>1</sup>.

Je me sauve. Adieu, mon cher Ami, je vous serre les mains. *Vale et Tibi*.

CHARLES VAN LERBERGHE.

1. L'indiscrétion, c'était d'avoir soumis à Stéphane Mallarmé cette question des titres. Selon des notes que nous avons retrouvées, Mallarmé repoussa *Entrevues*, admit *Les Ailes de Psyché*, discuta, puis accueillit *Apparences* et préféra *Mirages*.





## NOTE RELATIVE

A

### CETTE NOUVELLE ÉDITION

---

**L**A présente édition reproduit fidèlement le texte d'ENTREVISIONS tel qu'il fut établi par l'auteur.

Charles van Lerberghe avait exprimé l'intention de remplacer la pièce liminaire du livre :

*Que te dirai-je à Toi, qui viens de l'inconnu,*

par l'épigramme funéraire intitulée *Offrande* (p. 195),  
Il songeait aussi, parfois, à supprimer *Annonciation*  
(p. 76), poème qu'il jugeait d'un ton étranger au reste  
de l'œuvre.

On n'a point cru devoir réaliser ici ces deux corrections. Comme il le dit lui-même, Charles van Lerberghe avait « le caractère chancelant ». S'il avait survécu,

rien ne prouve qu'il eût persisté dans un double projet que nous avons tenu, du moins, à faire connaître. Un scrupule identique nous interdit encore de rendre à la petite pièce, *Dans la Pénombre* (p. 24) le titre charmant qu'elle avait reçu d'abord et que l'auteur voulait lui restituer : *Les Lys qui filent*.

En revanche il était logique, et sans doute nécessaire dans une édition posthume, de recueillir les vers que, sans en grossir son premier livre, le poète avait donnés à des revues et signés de son nom, — car il en est d'autres encore sous divers pseudonymes. De toutes ces pièces, Charles van Lerberghe avait d'ailleurs lui-même vérifié et complété la liste, dressée par nous en 1904. On y a joint les vers publiés par le poète après *ENTREVISIONS*, ou retrouvés après sa mort (1907). Il n'a été fait d'exception que pour les fragments insérés dans un *JOURNAL* encore inédit, pour les pages appartenant au cycle de *LA CHANSON D'ÈVE*, et pour un long poème de jeunesse, *SOLYANE* (*Parnasse de la Jeune Belgique*, Bruxelles 1887), que nous n'étions pas autorisés à réimprimer.

Sous le titre : *LE JARDIN CLOS*, M. Gabriel Fauré a formé un recueil de mélodies, dont les vers sont empruntés aux trois parties des *ENTREVISIONS* de Charles van Lerberghe.

A. M.

# TABLE DES MATIÈRES





## TABLE DES MATIÈRES

---

### ENTREVISIONS

QUE TE DIRAI-JE A TOI? . . . . .	1
----------------------------------	---

### JEUX ET SONGES

PSYCHÉ . . . . .	7
L'ATTENTE . . . . .	9
MIRAGE . . . . .	11
LA MESSAGÈRE. . . . .	13
NOCTURNE . . . . .	15
LES IDENTIQUES . . . . .	17
MÉTAMORPHOSE . . . . .	19

L'AMOUR . . . . .	22
DANS LA PÉNOMBRE . . . . .	24
INSCRIPTION SUR LE SABLE . . . . .	26
LA SPHÈRE . . . . .	28
DANS LA NYMPHÉE . . . . .	32
L'INSINUÉE . . . . .	34
EN PARTANCE . . . . .	38
RÉVERSION . . . . .	40
BARQUE D'OR . . . . .	43
RAYONNEMENTS . . . . .	45
LA SURVENUE . . . . .	49
SUR LE SEUIL . . . . .	52
L'ASSISTANCE . . . . .	54
SORTILÈGE . . . . .	56
LE MIROIR . . . . .	58
A L'INSU . . . . .	60
L'ÉTRANGER. . . . .	62
L'AUMONE . . . . .	64
A LA FONTAINE . . . . .	66
LA JONCHÉE. . . . .	68
ORAISON DU SOIR. . . . .	71
LA FEINTE . . . . .	73
ANNONCIATION. . . . .	76
LES IMAGES. . . . .	78

### LE JARDIN CLOS

IL M'EST CHER, AMOUR, LE BANDEAU. . . . .	83
SUR MES SEINS MES MAINS ENDORMIES . . . . .	85
QUE LUI CHANTERONS-NOUS? . . . . .	87
COMME EN SON CŒUR ELLE REPOSE ENDORMIE . . . . .	89



J'AI JOUÉ DANS LA NEIGE EN FEU . . . . .	91
ELLE DÉFIT LE NŒUD DE SA CEINTURE . . . . .	92
POURQUOI VIENS-TU DU PASSÉ? . . . . .	93
JE ME POSERAI SUR TON CŒUR . . . . .	94
ÉTENDS TES MAINS EN MES FRISSONS . . . . .	95
AU TEMPS DES MURES, ILS ONT CHANTÉ. . . . .	96
QUAND TU PLONGES TES YEUX DANS MES YEUX. . . . .	98

### SOUS LE PORTIQUE

LA CHANSON FUTURE . . . . .	103
L'OUBLI . . . . .	105
HEURES SEREINES . . . . .	107
LE BONHEUR . . . . .	109
L'INQUIÈTE . . . . .	111
EXAUCEMENT . . . . .	113
INTERLUDE . . . . .	115
RONDE. . . . .	117
INSOUCIANCE . . . . .	119
LE ROSIER MYSTIQUE . . . . .	121
L'ÉLU . . . . .	123
INVOCATION. . . . .	125
INEFFABILITÉ . . . . .	127
SOUS LES ARCHES DE ROSES. . . . .	129
TOMBÉE DU SOIR . . . . .	131
L'ADIEU . . . . .	133
LA MORT. . . . .	135
ÉPITAPHE . . . . .	137
IN MEMORIAM . . . . .	139
CHANSON FILIALE. . . . .	141
CRÉPUSCULE DU MATIN. . . . .	143

PAGES RETRANCHÉES ET POÈMES POSTHUMES

MDCCLXXXVI-MCMVII

SOUVENIR DE BERCEUSE . . . . .	149
LES PRIÈRES . . . . .	152
AU BOIS DORMANT . . . . .	154
AU BOIS RÊVANT . . . . .	156
INVOCATION. . . . .	158
L'EX-VOTO . . . . .	160
LA DÉRIVE . . . . .	162
LE CANTIQUE . . . . .	164
SOLITUDE. . . . .	166
SONGE. . . . .	168
L'AUBE ROUGE. . . . .	170
L'ANNONCIATRICE. . . . .	172
PANTHÉE. . . . .	174
IMAGE. . . . .	176
ENTREVISION . . . . .	178
L'INITIATION MATINALE. . . . .	180
NOVEMBRE . . . . .	185
BALLADE. . . . .	189
DÉDICACE . . . . .	194
OFFRANDE . . . . .	195
MARTHE . . . . .	196
IMAGE. . . . .	198
LES COLOMBES. . . . .	199
BERCEUSE DIVINE. . . . .	201
SUR UNE IMAGE DE KEEPSAKE . . . . .	204
CHANSON. . . . .	206

L'HOTE . . . . .	208
SYMPATHIES ERRANTES . . . . .	210
RENAISSANCES . . . . .	212
HYPOGÉE. . . . .	214
ÉPIGRAMME : IL N'EST, DANS MA PENSÉE... . . . .	216
ÉPIGRAMME : VOUS ÊTES LE SOURIRE... . . . .	218
SOIR DE COMBAT . . . . .	219
SONNET : EN CETTE NUIT SACRÉE... . . . .	221
SONNET : O BÉATRICE... . . . .	223

### APPENDICE

DEUX LETTRES DE CHARLES VAN LERBERGHE. . . . .	227
NOTE RELATIVE A CETTE NOUVELLE ÉDITION. . . . .	241





CE LIVRE, LE CENT CINQUIÈME DE LA  
COLLECTION DES « MAITRES DU LIVRE »,  
A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ  
A MILLE NEUF CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES, SOIT :  
56 EX. SUR GRAND VERGÉ DE RIVES (DONT 6 HORS  
COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET DE 51 A 56 ;  
55 EX. SUR VÉLIN DE RIVES BLEU (DONT 5 HORS COM-  
MERCE), NUMÉROTÉS DE 57 A 106 ET DE 107 A 111 ;  
ET 1839 EX. SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES  
(DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 112  
A 1850 ET DE 1851 A 1950. LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR COULOUMA, A ARGENTEUIL,  
H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, LE PREMIER SEPTEMBRE  
MCMXXIII. LES HORS-TEXTE, EN-TÊTES ET CULS-  
DE-LAMPE ONT ÉTÉ DESSINÉS ET GRA-  
VÉS PAR MAURICE DE BECQUE, PAUL  
BAUDIER ET PIERRE-EUGÈNE VIBERT.









PQ  
2623  
E569E6

Lerberghe, Charles van  
Entrevissions

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

